

# Q!

**Quartier Libre**

Volume 29 | n° 4 | 8 février 2023

# PAS SEULEMENT ÉTUDIANT-E

10 | L'APRÈS CARABINS

19 | MILITANTISME ÉTUDIANT

21 | PARENTS AUX ÉTUDES





**Jani Boyer**  
COORDONNATRICE  
À LA VIE DE CAMPUS

[cvc@faecum.qc.ca](mailto:cvc@faecum.qc.ca)



**F A É C U M**

FÉDÉRATION DES ASSOCIATIONS  
ÉTUDIANTES DU CAMPUS  
DE L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL

## LA MONTAGNE S'ACTIVE... EST DE RETOUR !

La FAÉCUM et le CEPsum s'apprêtent à lancer la troisième édition de *La montagne s'active*, qui se déroulera du 19 au 26 février prochain.

Comme son nom l'indique, *La montagne s'active* est un événement qui invite la communauté étudiante de l'UdeM à rester active en profitant d'une programmation variée d'activités sportives et favorisant le bien-être.

Lors de cette semaine, l'activité physique sera au cœur des activités gratuites proposées à nos membres. Parmi les activités proposées durant cette semaine, notons un *tailgate*

de lancement avant un programme double de volleyball des Carabins, des cours de conditionnement physique et de yoga, un 5 à 7 de clôture et une activité pour les parents-étudiants. L'objectif ? Rappeler l'importance de bouger et encourager l'adoption de saines habitudes de vie.

Les personnes désirant participer aux activités de *La montagne s'active* peuvent s'inscrire gratuitement aux activités en rejoignant l'événement Facebook.

La FAÉCUM vous souhaite une bonne session d'hiver !

**Édition 2023**  
**DU 19 AU 26 FÉVRIER**

**ENSEMBLE  
POUR BOUGER  
>>> PLUS!**

**Plusieurs activités GRATUITES :**  
cours de conditionnement physique, fête  
d'avant-match des Carabins et  
événement pour les parents-étudiants !

**cepsum**  **F A É C U M**

# SOMMAIRE | QL n° 4



- 3 MOT DE LA RÉDACTION | Ah! Comme la neige a neigé!
- 6 VIE ÉTUDIANTE | Comprendre son cerveau pour mieux étudier
- 8 SANTÉ MENTALE | Les tristes réalités du doctorat
- 10 CARABINS | L'adieu aux Carabins, une période charnière
- 13 VOX POP | « Carabins » tatoué sur le cœur
- 14 DOSSIER ABONDANCE CULTURELLE
  - « Trop c'est comme pas assez »
  - Créer pour le plaisir de partager
- 18 VÉGANISME | Désintéret étudiant pour la cause végane
- 19 MILITANTISME ÉTUDIANT | Les enjeux de 2023 sur le campus et ailleurs
- 21 PARENTS AUX ÉTUDES | Papa et Maman vont à l'école
- 24 FEMMES EN AUDIOVISUEL | AudiovisUELLES
- 26 CORÉE DU SUD | La vague coréenne atteint l'UdeM



# DES CHANGEMENTS QUI EN ANNONCENT D'AUTRES

**Pour ceux et celles qui ne connaissent pas encore *Quartier Libre*, c'est le média indépendant de la communauté étudiante de l'Université de Montréal. Il a comme mission d'informer les étudiant-e-s sur tous les sujets qui peuvent les toucher, avec une attention particulière aux secteurs Culture, Société et Campus.**

Une occasion à saisir pour tou-te-s les étudiant-e-s qui souhaitent faire carrière dans le domaine du journalisme, *Quartier Libre* est également un véritable journal-école où on touche un peu à tout. Les chefs de section et les pigistes qui y participent ont l'occasion de s'immiscer dans le processus de conception des six magazines annuels, dans la rédaction d'articles pour le Web et dans la production d'une émission de radio hebdomadaire. De quoi bien remplir ses journées, mais comme on peut souvent l'entendre dans les salles de cours en

journalisme, c'est en forgeant qu'on devient forgeron!

La session d'hiver 2023 amène son lot de changements au sein de l'équipe *Quartier Libre*. Deux de ses membres ont changé de siège et deux nouveaux membres s'ajoutent à l'escouade. De nombreux chantiers nous attendent, comme la conception d'un nouveau site Web ou la célébration de notre trentenaire. Restez donc bien à l'affût de ce qui est à venir!

## L'ÉQUIPE

**Philippe Morin-Aubut** | Chef de section Culture  
J'ai grandi à Montréal, dans le quartier Rosemont, et j'y suis resté. Mais entre ma venue au monde à l'hôpital Saint-Luc et le moment où j'écris ces lignes, j'ai quand même essayé de sortir de mon coin de ville: j'ai fait une mineure en études hispaniques et une majeure en littérature comparée à l'UdeM; j'ai fait visiter le Vieux-Port à des touristes qui s'en moquaient; j'ai vu le monde à travers des œuvres qui m'ont transporté à Saint-Petersbourg, à Paris ou à Jersey Shore. Je fais maintenant un certificat en philosophie et je m'occuperai de la section culture pour *Quartier Libre* cet hiver. Ce sera un plaisir pour moi de vous partager mes découvertes et de réfléchir aux problèmes de notre époque avec vous!  
M'écrire : culture@quartierlibre.ca



De gauche à droite : Philippe Morin-Aubut, Alexia Boyer, Florence-Lily Aquilina et Patrick MacIntyre.

**Florence-Lily Aquilina** | Cheffe de section Campus  
D'origine maltaise, québécoise et franco-ontarienne, j'ai grandi au cœur d'Ottawa. Fraîchement arrivée de la capitale canadienne, je vis maintenant à Montréal depuis seulement quatre mois, avec à mes côtés mon chat Pauline Marois. Lors de mes études au baccalauréat en psychologie à l'Université d'Ottawa, j'ai travaillé comme assistante de recherche, contribué à diverses études empiriques, rédigé une thèse et participé à des conférences. J'ai par la suite entamé un doctorat en psychologie clinique à l'Université du Québec en Outaouais. Après une première année pleine de remises en question, j'ai changé de cap! J'ai alors revisité mon rêve de « jeunesse » : être journaliste. Je suis des cours dans le domaine depuis septembre dernier à l'UdeM et compte

débuter mon DESS dès septembre prochain. Je suis également illustratrice autodidacte de personnages loufoques à mes heures perdues, ancienne comédienne de scène, épistémophile, et désormais nouvelle cheffe de section Campus à *Quartier Libre*. Plusieurs chapeaux qui sont tous agréables à porter.  
M'écrire : campus@quartierlibre.ca

**Alexia Boyer** | Cheffe de section Société  
Cheffe de la section Campus à la session dernière, je m'occupe désormais de la section Société! Entre *Quartier Libre* et le certificat en journalisme, ma première session à l'Université de Montréal a été aussi intense que riche en enseignement. Elle m'a aussi permis d'y voir plus clair pour mon avenir, que je n'imagine plus

ailleurs que dans le domaine du journalisme. Pour quel style de média? Voici la question à laquelle je dois maintenant apporter une réponse. M'écrire : societe@quartierlibre.ca

**Patrick MacIntyre** | Directeur  
J'ai tellement aimé mon expérience à *Quartier Libre* comme chef de section la session dernière que j'en suis devenu le directeur! Je m'attaque maintenant à la rédaction et à la gestion de *QL* en plus d'être inscrit à quelques cours au certificat en journalisme. J'ai donc droit à des journées bien remplies, mais riches en apprentissage. Camille Dufétel, que je remplace, nous a légué une machine huilée, à nous de voir ce qu'on peut en faire!  
M'écrire : directeur@quartierlibre.ca

## ÉDITO

# AH ! COMME LA NEIGE A NEIGÉ !

Les dossiers à traiter ne cessent de s'empiler dans les bureaux de *Quartier Libre*, tels les bancs de neige gargantuesques qui ensevelissent le campus de l'UdeM en ce premier mois de la session d'hiver 2023.

Au menu de cette quatrième édition de l'année scolaire, des articles qui démontrent que la vie des étudiant-e-s ne s'arrête pas à la sortie des cours. Également, plusieurs sujets intemporels qui méritaient d'être soulignés.

À partir de la **page 14**, un dossier Culture illustre le maelström de contenu dans lequel il est facile de se noyer... et les défis qui attendent les producteur-ice-s émergent-e-s qui tentent de garder leurs têtes hors de l'eau.

Certain-e-s ne passeront qu'en coup de vent à l'UdeM, mais le cœur de ceux et celles qui ont la chance d'enfiler l'uniforme des Carabins risque de ne jamais complètement quitter l'établissement. C'est du moins ce que ressentent d'ancien-ne-s et d'actuel-le-s porte-couleurs. Ils et elles vous partagent le passage obligé à « l'après-Carabin », en **page 10**.

On enchaîne avec d'autres métaphores météorologiques.

La vague culturelle coréenne qui déferle sur le monde entier depuis quelques années n'épargne pas l'UdeM. La découverte du concept de *hallyu* et quelques suggestions d'œuvres coréennes à se mettre sous la dent vous attendent en **page 26**.

Également dans le monde culturel, plusieurs femmes réussissent maintenant à se frayer un chemin dans le domaine de l'audiovisuel. Apprenez-en un peu plus sur les deux responsables de l'ouvrage *Pour des histoires audiovisuelles des femmes au Québec* à la **page 24**.

Côté support financier, les dollars ne pleuvent pas sur ceux et celles qui élèvent un enfant en tentant de décrocher un diplôme universitaire. Notre journaliste vous fait découvrir la réalité des parents-étudiant-e-s en **page 21**.

Considéré comme un terreau fertile pour le militantisme, le milieu universitaire regorge toujours de groupes étudiants. Dans certains cas, leurs revendications ne cessent d'évoluer, mais pour d'autres, on ne cède pas de terrain tant qu'on n'obtient pas ce qu'on veut (**p. 19**).

Mais ce ne sont pas toutes les causes qui soulèvent les passions. Le véganisme à l'UdeM (**p. 18**) semble entrer dans cette catégorie. De quoi en faire un plat pour certains !

Je vais me priver de métaphores pour l'annonce des derniers sujets. Les enjeux de santé mentale touchent malheureusement de manière disproportionnée ceux et celles qui cumulent le plus grand nombre d'années sur les bancs d'écoles (**p. 8**). David Ellemberg, professeur en neuropsychologie à l'UdeM, offre cependant des pistes de solution sur les méthodes à préconiser pour étudier efficacement en **page 6**.

PATRICK MACINTYRE



Quartier Libre

### DIRECTEUR DE RÉDACTION

Patrick MacIntyre | directeur@quartierlibre.ca

### RESPONSABLES DE SECTION

CAMPUS | Florence Aquilina

campus@quartierlibre.ca

SOCIÉTÉ | Alexia Boyer

societe@quartierlibre.ca

CULTURE | Philippe Morin-Aubut

culture@quartierlibre.ca

PHOTO DE LA UNE | Juliette Diallo

### COLLABORATEUR-RICE-S

Mohammed Aziz Mestiri

Aurélia Crémoux

Camille Dufétel

Paul Fontaine

Farah Mekki

Emmalie Ruest

Maissem Sahraoui

Caroline Samii-Esfahani

**Correctrice** | Gaëlle Varnier-Brunet

**Révisure** | Nicoleta Stoodley

**Infographie** | Alexandre Vanasse

**Publicité** | Accès-Média | accesmedia.com

**Impression** | Hebdo-Litho

**Pour nous joindre** | Tél. : 514 343-7630

info@quartierlibre.ca | www.quartierlibre.ca

*Quartier Libre* est le magazine indépendant des étudiant-e-s de l'Université de Montréal publié par Les Publications du Quartier Libre inc., une corporation sans but lucratif créée par des étudiant-e-s en 1993. Édité six fois par année universitaire, *Quartier Libre* est distribué gratuitement sur tout le campus de l'Université de Montréal et dans ses environs.

Tirage de 3000 exemplaires.

Nos bureaux sont situés au  
3200, rue Jean-Brillant (local B-1274-6)  
Montréal (Québec) H3T 1N8

Dépôt légal :  
Bibliothèque nationale du Canada  
ISSN 1198-9416

Tout texte publié dans *Quartier Libre* peut être reproduit avec mention obligatoire de la source.

**Prochaine parution** | 8 mars 2023

# COMPRENDRE SON CERVEAU POUR MIEUX ÉTUDIER

La nouvelle année et le début de la session sont deux moments propices à la prise de nouvelles habitudes d'étude. Comprendre comment fonctionne son cerveau permet de miser sur certaines techniques dont les sciences cognitives ont démontré l'efficacité. *Quartier Libre* a rencontré un spécialiste en neuropsychologie pour en savoir plus.

PAR ALEXIA BOYER



Photos | Juliette Diallo

Prise de notes manuscrites et outils numériques sont maintenant compatibles grâce à une variété d'applications pour les tablettes et les téléphones intelligents.

Comme le précise le professeur en neuropsychologie à l'UdeM Dave Ellemberg, plusieurs facteurs cognitifs jouent un rôle dans l'apprentissage des étudiant·e·s, tels que l'attention, la mémoire à court terme ou encore les capacités exécutives de structure et d'organisation. « Certaines personnes structurent naturellement l'information quand elles apprennent, alors que pour d'autres, ça ne se fait pas tout seul », explique-t-il. Heureusement, des stratégies d'apprentissage permettent de compenser.

## Répéter ou se tester ?

« Ce n'est pas en mettant de l'information dans notre tête qu'on apprend le mieux, mais en tentant de la retirer », déclare le docteur Ellemberg, qui se base sur les travaux de la spécialiste des sciences cognitives Pooja K. Agarwal. Depuis 2005, la professeure adjointe au Berklee College of Music de Boston consacre ses recherches à comprendre la manière dont les étudiant·e·s apprennent. Elle a ainsi mis en

évidence que ces dernier·ère·s ne mémorisent pas mieux leurs cours en les relisant ou en les réécoutant, mais en fournissant l'effort de se rappeler l'information.

Elle propose donc de prendre connaissance une première fois de la matière, puis de répondre à des questions sur son contenu. « L'apprentissage est encore meilleur si les questions sont difficiles, car l'effort permet de consolider l'apprentissage, même s'il y a un

échec, précise le docteur Elleberg. *Se rendre compte de son erreur permet d'apprendre encore mieux.* »

## S'évaluer pour apprendre

« Paradoxalement, c'est en contexte d'évaluation qu'on apprend le mieux », poursuit le neuropsychologue, qui applique une méthode de la docteur Agarwal. Il soumet ses étudiant-e-s à des questionnaires hebdomadaires, un outil d'apprentissage plus que d'évaluation, qui ne compte que pour 10 % à 15 % de la note finale du cours. Ce système a entraîné une hausse de leur implication dans le cours et de meilleurs résultats aux examens finaux.

« Paradoxalement,  
c'est en contexte d'évaluation  
qu'on apprend le mieux. »

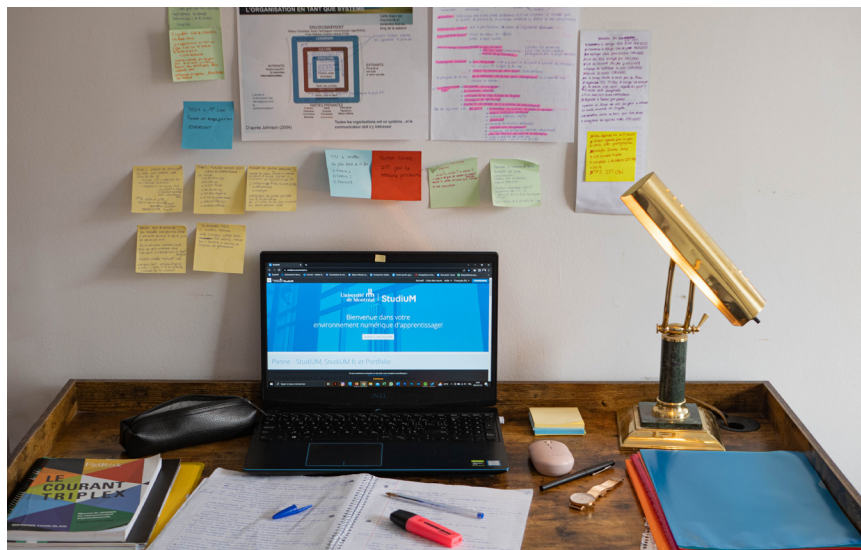
**Dave Elleberg**

Professeur en neuropsychologie à l'UdeM

Pour se tester, les étudiant-e-s utilisaient auparavant des fiches cartonnées. Grâce au numérique, le support a évolué. « Les cartes Anki sont très populaires dans mon programme », témoigne l'étudiante en deuxième année au doctorat de premier cycle en médecine Alicia Truchon. Anki, qui signifie « mémorisation » en japonais, est un logiciel qui interroge l'utilisateur-riche sur le contenu de fiches-mémoires qu'il et elle a créées. Ce système favorise également le travail collaboratif, car, comme le mentionne l'étudiante, un-e membre de la cohorte peut partager ses cartes Anki aux autres étudiant-e-s.

## S'approprier la matière

De son côté, Alicia préfère réécrire ses cours à la main, en y ajoutant des couleurs, des schémas, ou toutes sortes d'éléments qui lui donnent la possibilité de mieux s'approprier la matière. Des preuves scientifiques appuient d'ailleurs les bienfaits de cette technique de révision. En effet, une étude menée par des chercheurs de l'Université de Princeton et de l'Université de Californie démontre que les étudiant-e-s qui prennent des notes manuscrites obtiennent de meilleurs résultats que celles et ceux qui les tapent à l'ordinateur, en particulier en ce qui concerne les informations conceptuelles, c'est-à-dire celles qui touchent à des notions abstraites<sup>1</sup>. En cause, la distraction et l'éparpillement que favorise l'accès à Internet, mais aussi les mécanismes mnémotechniques qui se mettent en place pendant la prise de notes. Ainsi, dans la mesure où une personne qui rédige à la main ne peut pas écrire autant de mots à la minute que



Étudier dans le silence de sa chambre ou le brouhaha d'un café, il n'y a pas de recette magique pour réussir. Chaque étudiant-e doit faire ses propres expériences, précise le neuropsychologue Dave Elleberg.

lorsqu'elle utilise un clavier, elle doit davantage synthétiser et trier l'information, ce qui donne l'occasion de se réapproprier la matière plus efficacement.

## Donner du sens

Se réapproprier la matière passe également par lui donner du sens. « Parfois, on a du mal à comprendre pourquoi on étudie quelque chose, souligne le docteur Elleberg. Ça vaut le coup de faire plus de recherche sur un sujet pour comprendre son intérêt et se construire un récit. » En effet, tisser des liens entre les faits à apprendre et des éléments importants mobilise la mémoire épisodique. Celle-ci rattache un lien émotionnel à l'information, relie le contenu du cours à des caractéristiques qui provoquent une émotion chez l'étudiant-e, ce qui lui donne donc la possibilité de le mémoriser. En plus de stimuler la motivation, cette technique fait appel à un type de mémoire plus robuste que la mémoire sémantique, qui retient habituellement les informations telles que les dates ou les faits.

En outre, le docteur Elleberg suggère de varier les sujets étudiés au sein d'une même journée afin de ne pas tomber dans l'ennui, mais aussi d'éviter les interférences. En effet, se pencher sur deux matières qui se ressemblent beaucoup l'une après l'autre fait courir le risque de les mélanger.

## Gérer son temps

Gérer son temps constitue un autre défi. En planifiant les tâches qu'elle doit accomplir, Alicia décide de la durée maximale qu'elle doit allouer à leur exécution. « Ça me force à être efficace », affirme-t-elle.

L'étudiante en deuxième année au baccalauréat en histoire Flavie Lemoine utilise la méthode Pomodoro, qui préconise d'alterner des périodes de travail de 25 minutes avec des pauses de 5 à 10 minutes. Au bout de quatre phases de travail, une pause de 20 à 25 minutes est requise. Bien que cette méthode soit bénéfique pour bien structurer son temps, le docteur Elleberg suggère plutôt des temps d'étude plus longs afin de favoriser la rétention des informations. « Une période d'étude trop courte ne permet pas de consolider les apprentissages, explique-t-il. Il faut consacrer un minimum de 50 minutes à son étude pour être efficace. » ♦

1. Pam A. MUELLER et Daniel M. OPPENHEIMER (2014) : The Pen Is Mightier Than the Keyboard : Advantages of Longhand Over Laptop Note Taking. *Psychological Science*, 25 (6) 1159 - 1168.

Pour en savoir plus sur les ateliers de soutien aux études offerts par les Services à la vie étudiante, balayez le code QR ci-dessous :



## LE SPORT, LE MEILLEUR STIMULANT

En mars 2020, dans un article intitulé « Se droguer pour réussir », *Quartier Libre* abordait le phénomène des étudiant-e-s qui avaient recours à des « drogues de performance » ainsi que les effets néfastes de ces substances. Le docteur Elleberg déconseille bien évidemment leur utilisation et précise que le sport reste le meilleur stimulant, d'autant plus que les psychostimulants augmentent les capacités de concentration, mais pas la mémoire. Pour réellement augmenter ses capacités cognitives avant une session d'étude, le neuropsychologue conseille la pratique d'une activité qui fait « augmenter le rythme cardiaque pendant 20 à 30 minutes ».

# LES TRISTES RÉALITÉS DU DOCTORAT

**Submergé-e-s par la culture de production de masse des connaissances, un-e doctorant-e a deux à six fois plus de chances de souffrir d'un trouble de santé mentale qu'un individu moyen<sup>1</sup>. Nombreuses sont les études qui illustrent cette problématique, mais les solutions tardent à arriver. Face à cette réalité indéniable, un vent de changement s'annonce à l'UdeM.**

PAR FLORENCE AQUILINA

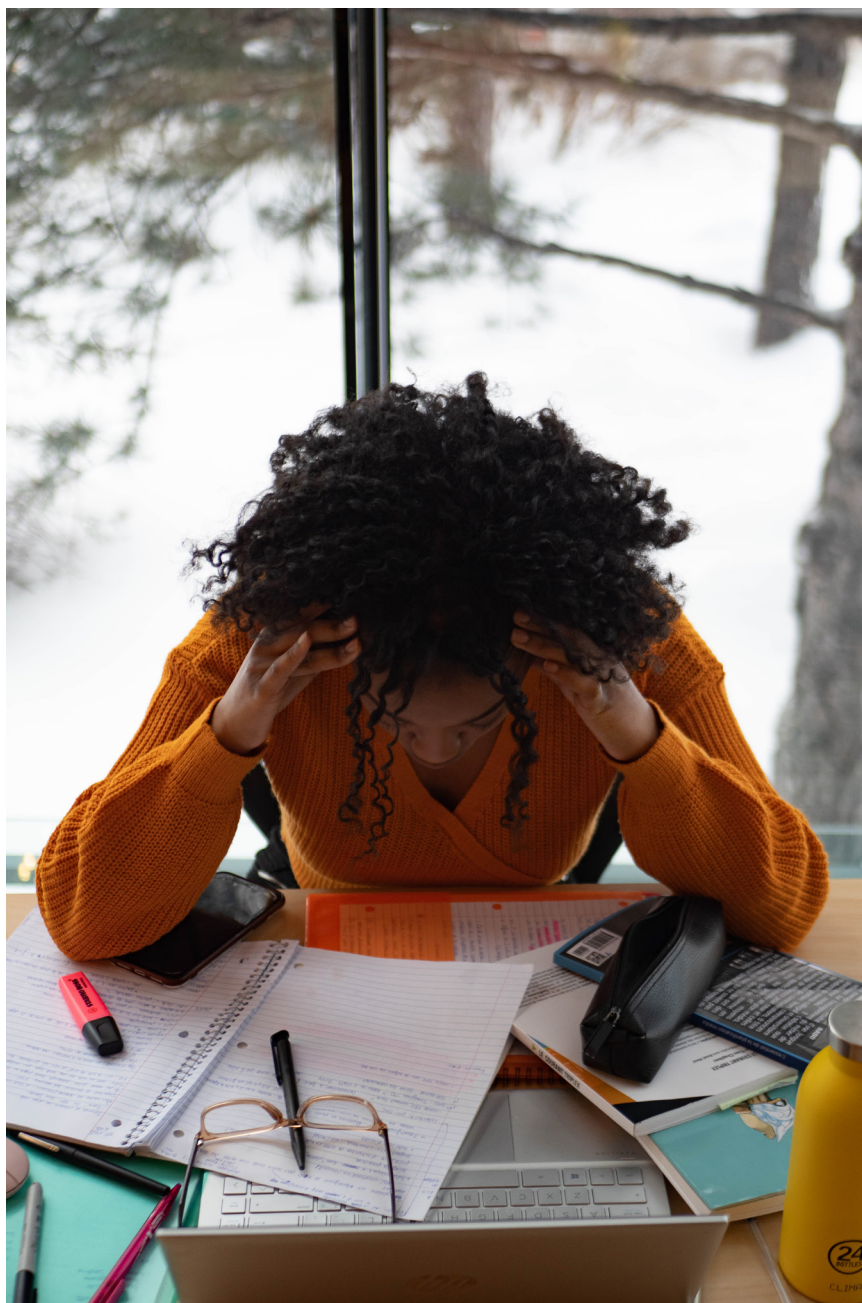
« **L**es profs qui m'entourent travaillent presque sept jours sur sept ; on se dit alors que pour pouvoir y arriver, on doit faire la même chose, dénonce l'étudiante au doctorat à HEC Montréal Lucille<sup>2</sup>. Ce n'est pas sain du tout. » La sonnette d'alarme retentit, mais qui pointer du doigt ?

La prévalence des troubles de santé mentale chez les étudiant-e-s au doctorat ne peut pas découler uniquement des traits individuels des doctorant-e-s, affirme une équipe de chercheur-euse-s de l'Université Concordia. Ces dernier-ère-s sont plutôt d'avis que l'institution universitaire est au cœur du problème. Leur étude<sup>3</sup> établit que l'isolement universitaire, les conflits entre superviseur-euse-s et étudiant-e-s, la pression d'atteindre de bons résultats et l'endettement étudiant sont certains des facteurs liés aux institutions qui peuvent expliquer cette prévalence.

La sociologue Samantha Vila Masse et la vice-rectrice adjointe aux études supérieures et postdoctorales à l'UdeM Julie Carrier, également chercheuse en psychologie, partagent le même avis : les causes sont multiples et plusieurs d'entre elles sont systémiques. Pour M<sup>me</sup> Carrier, les exigences des études doctorales peuvent d'abord se présenter comme un facteur de risque de problèmes de santé mentale. « *Il est grand temps que les institutions réalisent que les exigences ont augmenté* », déclare-t-elle. Lucille explique qu'une cause importante du stress ressenti par les étudiant-e-s au doctorat est la multiplicité des tâches qu'ils et elles doivent apprendre à gérer. « *Quand tu fais un doctorat, oui, c'est de la recherche, mais c'est aussi de l'enseignement, faire des demandes de bourses et préparer des conférences* », énumère-t-elle.

## Publier ou périr

M<sup>me</sup> Carrier dépeint une pression systémique de publier en grande quantité. Cette pression existe autant chez les doctorant-e-s que chez les professeur-e-s, surtout en début de carrière, selon elle. L'expression « *publier ou périr* », répandue dans le monde universitaire,



Une étude<sup>3</sup> menée par des chercheur-e-s américain-e-s auprès d'étudiant-e-s aux études supérieures dévoile qu'environ 40% de ses participant-e-s souffrent d'anxiété et de dépression modérée ou sévère.

Photos | Juliette Diallo



est révélatrice du climat de recherche actuel. Cependant, la recherche prend du temps, souligne Lucille. « *Comment réconcilier les impératifs de la recherche, qui demandent un certain recul, aux impératifs de productivité du milieu académique, qui sont de publier un maximum d'articles et, si possible, dans les meilleures revues ?* », poursuit-elle.

Ce genre de préoccupations a motivé, au cours des dernières années, la montée du mouvement de *slow scholarship*. Celui-ci s'oppose à la culture de productivité et de rapidité imbriquée dans le système universitaire néolibéral, propose une restructuration des institutions actuelles et s'oppose notamment à mesurer le succès universitaire en fonction d'un nombre de publications, à défaut de faire le minimum de travail nécessaire à sa réussite<sup>4</sup>.

## L'isolement

M<sup>me</sup> Vila Masse, cocréatrice du balado *NOUS AUSSI*, qui traite des enjeux de sensibilisation à la santé psychologique et au bien-être étudiant, parle aussi d'un esprit compétitif entre les étudiant-e-s, autant en ce qui a trait à la publication d'articles qu'à l'octroi de bourses. Cet esprit de compétition, selon la sociologue, favorise l'isolement universitaire.

Cet isolement, courant pendant les études supérieures, pourrait notamment s'expliquer par la nature solitaire du travail de recherche ainsi que par le temps consacré à ses études au détriment de sa vie sociale<sup>5</sup>. M<sup>me</sup> Vila Masse tient à faire passer le message qu'un doctorat ne peut pas, dans les faits, se faire seul. Elle prône plutôt une entraide étudiante permettant, par exemple, « *à nos collègues de faire une relecture de nos projets de recherche* ». Ces échanges étudiants ne sont pas seulement constructifs, selon la sociologue, mais « *aident vraiment au niveau de la santé mentale* ».

## Mieux vaut-il être seul que mal dirigé ?

La relation avec son directeur ou sa directrice de recherche fait partie intégrante du parcours doctoral d'un-e étudiant-e. De nombreuses études définissent les relations conflictuelles

### « THÈSEZ-VOUS » FAIT PARLER

L'organisme à but non lucratif Thèsez-vous contribue à briser l'isolement chez les étudiant-e-s inscrit-e-s dans des programmes de cycles supérieures, en organisant notamment des espaces de rédaction collectifs, des ateliers ainsi qu'une retraite de rédaction d'une durée de trois jours à l'extérieur de la ville.



Selon Mme Carrier, les exigences auxquelles doivent répondre ses doctorant-e-s sont beaucoup plus élevées qu'à l'époque où elle était étudiante.

avec les superviseur-euse-s comme étant l'une des problématiques les plus importantes pour les doctorant-e-s.

aux étudiant-e-s et au personnel enseignant qui viennent de l'étranger.

La communication avec son directeur ou sa directrice de thèse est alors primordiale, puisque, comme le précise M<sup>me</sup> Vila Masse, chaque doctorant-e ne demande pas forcément le même style de supervision. Face à cette réalité se trouvent « *d'un côté, des étudiants avec des besoins spécifiques, et de l'autre, des directeurs de thèse qui veulent aider mais ne savent pas comment le faire.* »

Parmi les plus récentes initiatives udeumiennes pour remédier à la haute prévalence de troubles de santé mentale chez les étudiant-e-s de cycles supérieurs, le Centre de pédagogie universitaire (CPU) a commencé à donner des formations aux directeurs et aux directrices de recherche pour les aider à développer de bons réflexes afin de communiquer et d'encadrer leurs étudiant-e-s, selon M<sup>me</sup> Carrier.

## Se remplir la tête et se vider les poches ?

« *Niveau financement, on a des croûtes à manger* », affirme M<sup>me</sup> Carrier, en référence à l'endettement des doctorant-e-s de l'UdeM. Celui-ci est une réalité dans de nombreuses universités partout dans le monde. La vice-rectrice admet que même les bourses les plus importantes, comme celles octroyées par le gouvernement canadien, ne sont pas adaptées à l'augmentation du coût de la vie.

L'expérience universitaire n'est pas la même chez les étudiant-e-s internationaux-ales, souligne l'étudiant en quatrième année au doctorat en science des religions Mourtala Amar. Il déclare qu'en plus de ressentir un stress sur le plan financier, il consacre plus de temps et d'efforts à entreprendre des démarches administratives qu'à rédiger sa thèse. Il anticipe notamment le fait de devoir rallonger la durée de son permis d'études, puisqu'il ne pense pas pouvoir terminer son doctorat avant la date d'expiration de celui-ci. À cet égard, M<sup>me</sup> Carrier décrit un travail actuel de restructuration à l'UdeM pour augmenter et faciliter les services offerts

## Une prise de conscience à l'UdeM

À son entrée en poste en 2020, M<sup>me</sup> Carrier a participé à l'élaboration d'un plan stratégique dont l'un des grands enjeux était le développement du financement intégré aux études supérieures. L'objectif de celui-ci, qu'il provienne de bourses ou de contrats d'auxiliaire, est que chaque étudiant-e reçoive assez d'argent pour se concentrer sur l'acquisition de compétences à développer lors de son parcours universitaire, explique la chercheuse. « *On est encore très loin de ça, comme le démontrent nos projections budgétaires* », déplore-t-elle.

« *Nous essayons de collecter beaucoup d'argent présentement*, poursuit la vice-rectrice adjointe. *On entame une grande campagne de financement philanthropique à l'UdeM. Nous voudrions qu'une partie significative des dons que reçoit l'Université pour la recherche soit versée pour des bourses aux études supérieures.* » Elle précise que les exigences quant à l'examen de synthèse et à la thèse sont également en processus de révision. ♦

1. À la demande de l'étudiante, qui souhaite préserver son anonymat, le prénom a été changé.

2. EVANS, T., BIRA, L., GASTELUM, J. et al. (2018) : Evidence for a mental health crisis in graduate education. *Nature Biotechnology*, 36, 282 - 284.

3. BEKKOUCHE, N. S., SCHMID, R. F. et CARLINER, S. (2022). « *Simmering Pressure* » : How Systemic Stress Impacts Graduate Student Mental Health. *Performance Improvement Quarterly*, 34 : 547-572.

4. MOUNTZ, A., BONDS, A., MANSFIELD, B. et al. (2015) : For Slow Scholarship: A Feminist Politics of Resistance through Collective Action in the Neoliberal University. *ACME : An International Journal for Critical Geographies*, 14 (4), 1235 - 1259.

5. LEVEQUE, K., ANSEEL, F., DE BEUCKELAER, A. et al. (2017) : Work organization and mental health problems in PhD Students. *Research Policy*, 46 (4), 868 - 879.

Pour s'informer sur les ressources d'aide psychologique sur le campus, balayez le code QR ci-dessous :



# L'ADIEU AUX CARABINS, UNE PÉRIODE CHARNIÈRE

Chaque étudiant·e membre des Carabins devra un jour quitter le programme de sport d'excellence. La fin du parcours impose de profondes remises en question. La routine de l'athlète universitaire, bien qu'exigeante, accorde en effet un cadre de vie auquel la personne s'attache et autour duquel elle façonne son identité. Le programme regorge aussi de rencontres et d'enseignements qui perdurent bien après le sport de haut niveau.

PAR MOHAMMED AZIZ MESTIRI



L'équipe de soccer féminine se rassemble autour de Maude Poulin avant leur plus récente victoire au championnat provincial.

Photos | Courtoisie | James Hejjar

**H**iver 1992. Étudiante au certificat en gestion d'entreprises, Manon Simard fait pour la quatrième année partie de l'équipe féminine de natation des Carabins et fait également partie de l'équipe nationale du Canada. Elle tente d'obtenir une place au sein de la délégation canadienne des Jeux olympiques d'été de Barcelone et vient de se qualifier pour le dernier tour des sélections. Son palmarès est

prolifère : il comprend près d'une vingtaine de médailles d'or. Elle a aussi été nommée athlète universitaire du Québec l'année précédente.

Toutefois, le corps de la spécialiste des 100 et 200 mètres dos est en baisse de régime. Une apnée du sommeil, qu'elle ne découvrira que des décennies plus tard, sabote son repos. En effet, les Carabins, peu financés à l'époque,

ne disposent alors pas d'équipe médicale, et son problème de santé passe inaperçu au fil de ses entraînements. À celui-ci s'ajoute l'horaire de ses cours dans le cadre de son certificat en gestion d'entreprises, où elle arrive en sentant le chlore dans ses yeux.

L'usure est lente, la fin sera abrupte. Elle perd « l'élastique de son corps » avec la prise



Originnaire de Genève, Kaleigh Quennec a participé aux Jeux olympiques de Beijing avec l'équipe nationale féminine de hockey de la Suisse en 2022.



L'équipe féminine de soccer s'est inclinée face au Rouge et Or de l'Université Laval lors de la finale provinciale, en 2021. Une grosse déception pour Mégane Sauvé.

d'antibiotiques pour remédier à un abcès dentaire. Elle fait alors part à son entraîneur de sa décision : elle ne nagera pas au dernier tour de sélection pour les Jeux olympiques et se consacrera désormais pleinement à ses études de maîtrise à HEC Montréal, où elle vient d'être admise.

Celle qui est aujourd'hui la directrice générale du CEPSUM et du sport d'excellence se remémore cette décision de ne pas poursuivre son sport comme un « beau » moment de fierté dans sa vie. La poursuite des études supérieures lui est chère ; l'acceptation à la maîtrise a eu le même effet en elle que lorsqu'elle a rejoint les rangs de l'équipe nationale. M<sup>me</sup> Simard a planifié dès sa deuxième année à l'Université ce qui suivrait après la natation, poussée par des discussions avec son entraîneur. Pour celui-ci, « *l'humain primait sur la performance* ».

Quitter l'univers des Carabins et du sport universitaire est une transition de vie inévitable. La fin de carrière sportive est une période charnière pouvant prendre des formes variées, certaines plus difficiles que d'autres.

### Phénomène courant

Près d'un-e athlète sur cinq vit difficilement la fin de sa carrière sportive, au point d'avoir besoin d'un accompagnement professionnel, avance la préparatrice mentale des Carabins, Sarah Brisson-Legault.

La consultante en performance mentale accompagne régulièrement des étudiant-e-s-athlètes dans leur processus de deuil. « *À force de voir leur état après le dernier coup de sifflet, la fin de carrière est devenue un sujet qui me touche* », confie-t-elle.

Elle explique que plusieurs étudiant-e-s attachent leur confiance et leur estime de soi autour de « *l'athlète qu'ils étaient, moins*

*l'humain qu'ils sont* » et constate que les ancien-ne-s Carabins expriment souvent le sentiment d'être perdu-e-s dans les semaines suivant leur départ.

Bien que son rôle stipule qu'elle fournisse ses services aux membres des Carabins, elle maintient un contact avec des ancien-ne-s pendant quelques semaines après leur ultime saison, pour ensuite les référer à d'autres professionnels-le-s qualifié-e-s.

M<sup>me</sup> Brisson-Legault œuvre également à instaurer des outils pour prévenir la détresse qui peut survenir à l'arrêt de la carrière sportive. Elle collabore d'ailleurs avec la doctorante en psychologie du sport à l'UdeM Gabrielle Cadotte pour la création et l'implantation d'un atelier de groupe. Ce projet servira à vulgariser les connaissances scientifiques sur le deuil de la carrière sportive, ainsi qu'à présenter des stratégies visant à en faciliter le processus.

La forme de la transition après le sport dépend de plusieurs variables. Une préparation préalable est un prédicteur de succès et est même associée à un gain de performance. « *Malheureusement, la tendance des étudiants-athlètes est d'aborder la fin vers la fin* », observe M<sup>me</sup> Brisson-Legault.

### À la croisée des chemins

Un-e étudiant-e-athlète peut prendre part au circuit universitaire canadien et québécois pour un total de cinq ans, avec l'obligation de réussir un minimum de 18 crédits par année universitaire. En raison de la pandémie et de l'interruption des compétitions, le programme d'excellence sportif de l'UdeM a accordé une année supplémentaire à ses membres.

Pour se prémunir de cette saison additionnelle, l'étudiante en deuxième année au certificat

en journalisme et joueuse au sein de l'équipe féminine de rugby Ophélie Poisson-Vecchio fait face à un dilemme. Elle devra s'inscrire à temps plein à l'Université, en plus d'occuper un poste d'édimestre au sein de Radio-Canada Sports.

« *Je suis dans l'incertitude, je ne me sens pas encore prête à arrêter d'être étudiante-athlète, ça fait partie de moi depuis toujours* » témoigne la numéro huit de l'équipe. Bien qu'elle ait des connaissances ayant adopté un rythme de vie aussi soutenu, elle craint de s'épuiser.

### Nouvelle étape sportive

Quitter les Carabins représente également un rite de passage pour les membres qui comptent faire carrière dans leur sport.

L'étudiante en quatrième année au baccalauréat en éducation physique et santé Kaleigh Quennec, qui effectue sa dernière saison au sein de l'équipe féminine de hockey, espère disputer les Jeux olympiques d'hiver de 2026 avec la sélection nationale suisse, dont elle fait partie depuis ses 14 ans. L'aînière souhaite intégrer la Force de Montréal, une équipe fondée l'année dernière, qui évolue dans la ligue de la Premier Hockey Federation.

C'est une nouvelle étape de vie qui commence pour cette native de Genève. « *J'avais ma routine avec les Carabins et c'était sécurisant, mais maintenant, beaucoup de choses vont changer, déclare-t-elle. Où est-ce que je vais jouer et habiter ? Qu'est-ce que je vais faire de ma vie ?* ». Malgré le stress, la Canado-Suisse de presque 25 ans a hâte d'entamer ce nouveau chapitre.

L'étudiante en quatrième année au baccalauréat en enseignement du français au secondaire Mégane Sauvé, qui effectue sa quatrième et dernière année chez les Carabins, partage

le même sentiment. Membre de l'équipe de soccer depuis 2017, l'aîlière gauche s'entraîne encore avec son groupe et prend part aux activités d'hiver. Elle a toutefois beaucoup moins de temps de jeu afin de prioriser la relève. « *Quand on n'est plus étudiante-athlète, il faut essayer de se retrouver comme personne, ça demande du temps* », souligne-t-elle. L'athlète par excellence 2022 du Réseau du sport étudiant du Québec (RSEQ) tourne désormais son regard vers l'Europe pour la suite de sa carrière.

## École de vie

La conciliation des études et du sport d'excellence est une compétence que développe chaque athlète des Carabins afin de perdurer au sein du programme. Chacun-e cite cette aptitude comme l'un des enseignements les plus marquants de son parcours.

Comme pour plusieurs de ses homologues, le passage par les Carabins a été formateur pour le titulaire d'un baccalauréat en sciences de la communication Dimitri Morand. Faire partie d'un groupe de près d'une centaine de joueurs a aidé le quart-arrière de l'équipe de football à trouver « *ce qu'il souhaite laisser au monde* ».

L'Aylmerois rejoint l'UdeM en 2017 sans savoir quel métier il souhaite exercer. S'il est sur le terrain à chaque coup d'envoi lors de sa deuxième et de sa troisième année au sein du groupe, il perd ensuite sa place comme joueur titulaire. Il s'en souvient pourtant comme d'un moment formateur.

L'égo du compétiteur a pris un coup, mais celui-ci a appris que le sport d'équipe ne se limite pas à la performance individuelle et que gagner tout le temps n'est pas possible. « *J'avais encore un rôle à jouer, il fallait rester prêt à être appelé sur le terrain et continuer de montrer l'exemple aux plus jeunes du vestiaire* », relate-t-il.

La crise sanitaire, qui a entraîné l'annulation conséquente de la saison, est le deuxième moment charnière pour Dimitri Morand. « *Le confinement m'a forcé à réfléchir sur qui j'étais sans le sport* », révèle-t-il. Il décide alors de poursuivre dans la voie de l'enseignement et de devenir un « *acteur positif pour la jeunesse* », comme il a pu l'être pour ses coéquipiers. Aujourd'hui, Dimitri Morand est l'entraîneur de l'équipe de football du Cégep Saint-Jean-sur-Richelieu durant la saison. Le reste de l'année, il fait de la suppléance pour l'enseignement du français et de l'anglais au secondaire.

Devenu comptable après avoir terminé ses études et obtenu un baccalauréat et un DESS à HEC Montréal en 2018, l'ancien receveur de l'équipe masculine de football des Carabins Louis-Mathieu Normandin a grandement



L'ancien quart-arrière des Carabins Dimitri Morand œuvre toujours dans le milieu du football.

bénéficié de son expérience au sein de celle-ci lorsqu'il a commencé sa carrière. Une blessure au cours de sa quatrième année l'a toutefois empêché d'intégrer la Ligue canadienne de football. Si la période a été difficile, devenir professionnel n'a jamais été un réel objectif pour lui. « *J'étais venu à l'Université pour étudier, j'étais rendu ailleurs* », avance-t-il. Ses résultats scolaires et son implication sportive lui ont d'ailleurs valu la mention d'honneur de la gouverneure générale à l'issue de la saison 2016-2017.

L'athlète se souvient de l'ambiance du vestiaire et assure qu'aucun autre lieu ne peut recréer cette expérience. « *On était une équipe où chacun coopère pour le collectif plutôt que pour soi, et je trouve cela beau* », souligne-t-il.

L'esprit de groupe lui a permis d'aborder plus facilement le travail en entreprise. Il s'en est rendu compte la première fois qu'il a obtenu un stage durant ses études, au sein du géant de la comptabilité au Québec Raymond Chabot Grant Thornton. « *Dans le sport, tu dois composer avec des gens qui viennent de milieux différents et qui ont des personnalités variées, ça te confère un avantage dans les relations d'emploi* », précise-t-il.

Ces rencontres autour d'un sport commun ainsi que le partage des moments de gloire et d'échec permettent aux Carabins de tisser des liens d'amitié qui perdurent bien au-delà des sentiers du campus.

« *Quand on gagne et qu'on s'attache à quelque chose de plus grand que soi, on ressent une fierté qu'on ne peut trouver ailleurs* », affirme



L'équipe de football des Carabins a remporté la coupe Dunsmore (trophée du Réseau du sport étudiant du Québec) à quatre reprises, en 2014, 2015, 2019 et 2021.

M<sup>me</sup> Simard. Chacun-e des étudiant-e-s-athlètes exprime un attachement profond pour cette communauté et souhaite rendre au programme ce qu'il leur a donné.

Quelques années après sa retraite sportive, au moment où elle se voit offrir un emploi dans le secteur pharmaceutique et qu'elle termine sa maîtrise, M<sup>me</sup> Simard reçoit un appel du directeur du Département d'éducation physique (aujourd'hui de kinésiologie) de l'UdeM de l'époque, Claude Alain. Son retour au sein des Carabins mènera à la relance du sport d'excellence à l'Université puis à son développement, avec « *la volonté que le programme soit ce qu'elle aurait voulu qu'il soit* » quand elle avait 19 ans.♦

# « CARABINS » TATOUÉ SUR LE CŒUR

À l'issue de leur cinquième année d'admissibilité dans le circuit du sport universitaire, les étudiant-e-s-athlètes doivent inévitablement quitter l'équipe qui en a fait des Carabins. Selon leurs témoignages, les liens tissés au sein des Bleu-e-s semblent toutefois indéfectibles. **Quartier Libre** leur a donc posé la question : Carabins un jour, Carabins toujours ?

PROPOS RECUEILLIS PAR MOHAMMED AZIZ MESTIRI



Photo | James Vejjar

## MÉGANE SAUVÉ

Quatrième année au baccalauréat en enseignement  
du français au secondaire, équipe de soccer (2017-2022)

« À cent pour cent ! J'ai du mal à me voir dans une autre organisation, à vrai dire. J'ai appris à prendre ma place et mes responsabilités avec les Carabins. J'espère un jour pouvoir y retourner si j'en ai la chance, que ce soit à titre d'entraîneuse ou de bénévole. Si on m'appelle pour faire des dons, je n'hésiterai pas, le programme m'a tellement donné. »



Photo | James Vejjar

## DIMITRI MORAND

Baccalauréat en sciences de la communication (2021),  
équipe de football (2017-2022)

« Ce sont des années tellement formatrices, où on met un tel esprit de famille à l'avant-plan. Tu passes cinq ans dans un programme comme celui des Carabins, c'est dur de s'en dissocier. Les valeurs que j'ai apprises, les personnes que j'ai rencontrées, je les porterai toute ma vie. C'est la première année que je ne joue plus, mais je suis leurs résultats de loin. J'ai fêté mon anniversaire récemment avec une quinzaine de mes anciens coéquipiers. »



Photo | James Vejjar

## LOUIS-MATHIEU NORMANDIN

Baccalauréat spécialisation comptabilité (2017), DESS en  
comptabilité professionnelle (2018), équipe de football (2015-2018)

« Bien sûr, bien sûr ! Je me procure chaque année des billets de saison pour aller regarder l'équipe de football. J'ai quasiment grandi dans la cour de l'UdeM, et j'assiste aux matchs des Carabins depuis ma jeunesse. Je rencontre presque chaque semaine mes anciens coéquipiers. Je me sens redevable, et j'aimerais contribuer financièrement dès que je gagnerai suffisamment d'argent. »



Photo | James Vejjar

## KALEIGH QUENNEEC

Quatrième année au baccalauréat en éducation physique et santé,  
équipe de hockey (2018-2023)

« Le choix des Carabins a été facile, dès que j'ai rencontré l'entraîneuse-chef, Isabelle Leclair, qui a fait de la route pour venir me rencontrer. C'est un programme qui te prend à bras ouvert, et j'ai rencontré tellement de monde durant mes six années dans la famille des Carabins, et pas que dans mon sport. Ne serait-ce que dans les installations du CEPSUM, le monsieur qui conduit la Zamboni, les anciennes coéquipières qui viennent regarder nos matchs... On sent l'esprit de camaraderie. »



Photo | James Vejjar

## OPHÉLIA POISSON-VECCHIO

Deuxième année au certificat en journalisme,  
équipe de rugby (depuis 2018)

« C'est un passage qui marque pour la vie. Quand je pense à quitter les Carabins, ce qui me fait le plus de peine c'est de ne plus retrouver le sentiment de communauté avec les étudiants-athlètes, surtout au sein de mon équipe. Chaque année, je côtoie 34 filles à qui je n'aurais jamais parlé si ce n'est grâce au rugby, qui nous a réunies. Mes amies les plus proches sont mes coéquipières et le seront pour la vie, mais le groupe me manquera. »



Photo | Coûtebelle | Manon Simard

## MANON SIMARD

Directrice générale du CEPSUM et du sport d'excellence,  
équipe de natation (1989-1994)

« Difficile de ne pas penser famille quand on dit Carabins, et moi, c'est clair que je suis encore dedans ! J'ai appris dans mon parcours que le sport n'est pas une fin en soi, mais bien un processus. Le plus dur n'est pas de rentrer à l'université, mais plutôt de savoir pourquoi on le fait. De belles et grandes choses peuvent se faire dans une vie lorsqu'on prend son vécu et qu'on le mène ailleurs. Les Carabins essayent de donner le maximum au plus grand nombre, à chacun de s'en accaparer. »

# « TROP, C'EST COMME PAS ASSEZ »

Depuis le développement des plateformes en ligne, la musique, les films ou les séries n'ont jamais été aussi accessibles. C'est le grand luxe de l'époque actuelle : une immense variété de divertissement est à portée de main en tout temps. Mais cette richesse est-elle toujours un bien pour les consommateurs ?

PAR MAÏSSEM SAHRAOUI



Photo | Juliette Diallo

Difficile de s'y retrouver dans les catalogues offerts par les services de vidéo sur demande.

« Je trouve ça vertigineux, on dirait que trop, c'est comme pas assez, déclare le diplômé de l'École nationale de théâtre du Canada et étudiant au certificat en journalisme Loïc McIntyre. Je me sens devenir plus difficile lors de mes choix, plus capricieux. Par exemple, lorsque je commence une série et qu'elle ne m'intéresse pas, je vais vite passer à la prochaine, puisque je sais que j'ai énormément de choix. »

Lui aussi étudiant au certificat en journalisme, Mathieu Bélanger est d'un autre avis. « La

variété est incroyable, estime-t-il. Il va toujours y avoir quelque chose qui me plaît ou quelque chose de nouveau qui me paraît intéressant ».

## Une nouvelle manière de consommer la culture

Selon des recherches menées en sociologie de la culture, cette surabondance peut d'abord s'expliquer par le concept de « plateformes », qui réfère à l'accessibilité de tous ces contenus via de nombreuses plateformes en

ligne. Une quantité colossale de musique est ainsi mise à la portée de la population en un clic sur Spotify ou Apple Music, tout comme une large variété de productions cinématographiques le sont sur Netflix ou Amazon Prime.

« J'ai des abonnements à Netflix et à Spotify, c'est certain, révèle Loïc. C'est tellement facile d'accès. J'aime beaucoup aller au cinéma, ça crée de beaux moments, mais au quotidien, je n'ai pas de câble de télévision et je ne loue pas de films ou de séries. Donc, c'est simplement

plus accessible et facile de cette manière. » Mathieu éprouve également une satisfaction à l'accès en ligne. « Internet facilite beaucoup l'accès au contenu que j'aime, ajoute-t-il. L'algorithme est basé sur ce que je consomme au quotidien et a toujours quelque chose d'intéressant à me proposer. »

Le professeur adjoint au Département de sociologie de l'UdeM Guillaume Sirois, qui s'intéresse à ces questions de modernisation de la culture, souligne un facteur clé pour expliquer cette abondance. « La mondialisation de la culture et le développement du monde numérique permettent aux contenus, surtout audiovisuels, de circuler de plus en plus facilement autour du globe, explique-t-il. Aujourd'hui, tous les créateurs de contenu rêvent d'atteindre cette échelle internationale et que leurs produits fassent le tour du monde. » La possibilité de parcourir le monde rapidement existe autant du côté des créateur-riche-s de contenu que des consommateur-riche-s.

« Il y a une dynamique de pouvoir et d'industrialisation qui s'est installée avec les années. C'est pourquoi on retrouve moins de diversité qu'on ne le pense sur les plateformes. »

**Guillaume Sirois**

Professeur adjoint au Département de sociologie de l'UdeM

### Une illusion de diversité

Malgré cet éventail d'options, la diversité de contenu culturel que les utilisateur-riche-s pensent parcourir au quotidien est en partie illusoire, selon M. Sirois. Les espoirs étaient pourtant grands aux balbutiements du Web. Le professeur évoque ainsi la théorie de la

« longue traîne », née dans les années 2000 et développée par le journaliste et entrepreneur américain Chris Anderson dans son article intitulé « The long tail » (« La longue traîne »), publié sur le site Internet Wired en 2004.

« Lorsque j'ai le temps, je considère que je consomme du contenu culturel varié, mais au quotidien, je trouve que c'est un luxe d'aller vers de la nouveauté, d'ouvrir mes horizons. »

**Loïc McIntyre**

Étudiant au certificat en journalisme à l'UdeM

L'arrivée d'Internet et le phénomène de plateformisation allait, selon lui, rendre le contenu culturel, même marginal, beaucoup plus accessible à l'ère numérique. Sans les limites imposées par le stockage sur les étagères des librairies ou des clubs vidéo, le journaliste avançait que le Web allait rassembler différentes communautés aux centres d'intérêt semblables et permettre une mise en avant d'œuvres moins populaires auparavant. La théorie que proposait donc M. Anderson était que le numérique allait redonner le pouvoir de consommation à la clientèle et non aux rayons de ventes traditionnels ou aux choix de grandes chaînes.

Cependant, la réalité de la numérisation du contenu culturel a été bien différente, selon M. Sirois. « Il y a une dynamique de pouvoir et d'industrialisation qui s'est installée avec les années, précise-t-il. C'est pourquoi on retrouve moins de diversité qu'on ne le pense sur les plateformes. Il y a une certaine morosité, tout finit par se ressembler, à devenir banal. » Ainsi, même si l'accessibilité aux contenus culturels est plus grande qu'autrefois grâce aux différentes plateformes, de nombreux enjeux commerciaux freinent cette diversité.

Loïc se fait d'ailleurs la remarque. « Lorsque j'ai le temps, je considère que je consomme du contenu culturel varié, mais au quotidien, je trouve que c'est un luxe d'aller vers de la nouveauté, d'ouvrir mes horizons », avoue-t-il.

M. Sirois fait un parallèle avec la présence de contenu québécois à l'ère du numérique. « Il s'agit d'une question préoccupante pour la culture québécoise à l'échelle internationale, souligne-t-il. Comment fait-on pour que les consommateurs découvrent ces contenus plus nichés ? » Dans cette surabondance où certains producteur-riche-s ont l'avantage, comment développer la découverte de plus de contenus culturels diversifiés ? Cette question, selon le professeur, est importante.

### Noyés dans cette surabondance

« Il y a un énorme tri à faire, indique Loïc. Par exemple, lorsqu'on passe une soirée entre amis et qu'il est temps de choisir un film, on peut passer une trentaine de minutes à se décider, alors que s'il y avait moins de choix, on ne se poserait pas la question. » Mathieu partage le même avis. « C'est difficile de tout regarder, poursuit-il. On me propose trop de contenu et je ne sais pas par où commencer. Donc, souvent, j'écoute à moitié ou j'oublie des trucs que je voulais voir. » Cette abondance culturelle donne parfois aux deux étudiants une sensation de vertige, mais ils apprécient dans l'ensemble toutes les possibilités qui s'offrent à eux et n'auraient pas voulu avoir moins de choix.

M. Sirois pense quant à lui qu'aujourd'hui, l'offre culturelle a dépassé la demande. « Il y a quelque chose d'intrinsèquement lié à la culture dans cette suroffre, surtout à cause d'une certaine non-garantie du succès de ces contenus, constate-t-il. C'est donc cette incertitude vis-à-vis du succès qui amène une surproduction de contenu afin de s'assurer qu'il y a au moins un élément qui fonctionne. Le système hollywoodien fonctionne de cette façon. » ♦

**CISM**  
**89,3**

# CRÉER POUR LE PLAISIR DE PARTAGER

Trois créateur-riche-s émergent-e-s, un duo qui anime à la radio et un poète<sup>1</sup>, ont à cœur de partager leurs idées avec le public. Le plaisir de créer du contenu qui les satisfait est ce qui les fait persévérer, dans un contexte d'abondance culturelle où se tailler une place peut être difficile. *Quartier Libre* s'est penché sur leur parcours.

PAR CAROLINE SAMII-ESFAHANI

L'étudiante à la maîtrise en études littéraires à l'UQAM Rachel Lamoureux vient de publier son premier recueil de poésie, *À quoi jouons-nous*, à 26 ans. L'œuvre parue aux éditions Le Quartanier est le fruit d'un long travail. « C'est fou le nombre d'heures que j'ai mises dans ce manuscrit ! » s'exclame-t-elle. Elle révèle avoir passé un an et demi à le revoir et à le peaufiner lors du processus éditorial.

« Si je veux qu'on me lise, je vais devoir travailler sur ma visibilité. »

**Rachel Lamoureux**

Étudiante à la maîtrise en études littéraires à l'UQAM

La titulaire d'un baccalauréat en sociologie de l'UdeM Myriam Boileau et l'étudiant à la maîtrise en philosophie également à l'UdeM Pascal-Olivier Dumas-Dubreuil mentionnent quant à eux passer environ 20 heures par semaine à préparer leur émission *Le Chaïnon marquant*, diffusée sur les ondes de CISM pendant le trimestre d'automne. « Ça doit rester le fun, c'est sûr », indiquent les deux animateur-riche-s.

Pour les trois créateur-riche-s, se concentrer sur les motivations intrinsèques de leur activité est ce qui leur assure de la réaliser dans le plaisir, quel que soit le nombre d'heures qu'il et elles y consacrent. Avant même de penser à la reconnaissance ou aux retombées de leurs projets, Rachel, Myriam et Pascal-Olivier ont ainsi voulu être fidèles à leurs idées. « Si on cherche trop à avoir la reconnaissance qu'on voudrait avoir, ultimement, ça va peut-être modifier le contenu de l'émission », ajoute ce dernier.

## Suivre ses idées et les mener à terme

Rachel insiste sur l'importance de la persévérance et encourage les poètes émergent-e-s. « N'arrêtez pas, l'écriture, c'est du boulot, ça prend du temps ! déclare-t-elle. Finissez votre projet. » L'auteur en sait quelque chose : le chemin qui l'a menée aux éditions Le Quartanier et à sa collaboration avec le magazine *Lettres québécoises* a été long.

En 2019, lorsqu'elle était étudiante de première année au baccalauréat en création littéraire à l'UQAM, elle s'est démarquée des 100 participant-e-s du Marathon d'écriture de Québec en remportant la première place dans la catégorie poésie grâce à son œuvre *Enfoncer la plume dans la plaie*. Celle-ci avait d'ailleurs été publiée dans le recueil *Recoudre les ruines*, aux Éditions L'Hybride. Toutefois, malgré ce premier succès, Rachel n'avait alors pas réussi à trouver une maison

d'édition pour son premier manuscrit, qui est resté inédit.

Pour l'écriture d'*À quoi jouons-nous*, l'auteur s'est accrochée au besoin qu'elle ressentait d'exprimer sa colère envers les structures imposées, le patriarcat et les relations interpersonnelles, et ce, à travers l'exploration du langage. Son recueil déploie donc une syntaxe agrammaticale, où l'écriture ne compte ni majuscule ni ponctuation. À la première personne, elle joue avec les pronoms pour comprendre « quelle est la place du je et du jeu dans le nous ».

La quête financière n'est pas ce qui a motivé Rachel à persévérer après avoir écrit son premier manuscrit. Sans surprise, elle s'exclame qu'« on ne fait pas d'argent avec l'écriture ». Elle perçoit 10 % du prix de vente établi à 22,95 \$ pour les 700 exemplaires imprimés d'*À quoi jouons-nous* et 17 % de celui fixé à 14,99 \$ pour les exemplaires en version numérique, à titre de droits d'auteur.

## LANCER SON BALADO

L'ancienne employée d'ICI Radio-Canada Caroline De La Motte réalise et produit des documentaires, des films ainsi que le balado *Sans escale* pour Le Centre d'études et de recherches internationales de l'UdeM (CÉRIUM). Elle reconnaît que « les médias se transforment à la vitesse de la lumière » et rendent la visibilité des créateur-riche-s émergent-e-s difficile. Elle adresse au lectorat de *Quartier Libre* ses recommandations pour la création d'une émission de radio ou d'un balado :

- Oser et beaucoup travailler sont les règles de base.
- Raconter des histoires brillantes de façon ludique et conviviale, adaptée au ton de l'émission. Bien vulgariser.
- Mener une réflexion continue : se réinventer et s'adapter aux nouvelles technologies et aux manières de raconter.
- Procéder à une étude de marché des balados et des émissions de radio existants.
- Se démarquer et attirer son public cible avec du contenu et un marketing adapté.
- Trouver sa plateforme de diffusion ou collaborer avec un organisme connu.
- Fidéliser son auditoire avec un horaire de diffusion fixe.





Photo | Courtoisie | Pascal-Olivier Dumas-Dubreuil

Myriam Boileau en train d'animer *Le Chaînon marquant*.



Photo | Courtoisie | Pascal-Olivier Dumas-Dubreuil

Myriam Boileau et Pascal-Olivier Dumas-Dubreuil dans les studios de CISM.

## Atteindre son public

Bien que Rachel soit publiée, une question importante pour une créatrice comme elle demeure : comment se tailler une place dans un univers culturel dense, voire saturé ? Elle-même est consciente de cet enjeu, même si son œuvre fait partie du catalogue d'une grande maison d'édition québécoise. « *Si je veux qu'on me lise, je dois travailler sur ma visibilité* », explique-elle.

« Si on cherche trop à avoir la reconnaissance qu'on voudrait avoir, ultimement, ça va peut-être modifier le contenu de l'émission. »

**Pascal-Olivier Dumas-Dubreuil**  
Étudiant à la maîtrise en philosophie à l'UdeM

À l'instar d'autres poètes comme Rupi Kaur ou Daphné B., Rachel investit donc l'espace des réseaux sociaux pour y partager sa poésie. Transférer des idées de son carnet au Web a été un processus fluide, sans véritable stratégie de mise en marché, souligne-t-elle. Ce qui compte pour elle est le désir de prendre ses marques et de partager ses créations avec le public. « *Je mets en ligne des poèmes en chantier, des extraits de lectures* », précise-t-elle. Derrière son alias numérique, la « *petite insolente* », elle publie notamment ce qu'elle appelle son « *archivage du présent* ».

Au fil des ans, une petite communauté s'est ainsi constituée autour de son site Web (rachellamoureux.ca), de sa page Facebook et



Photo | Justine Laroche | Éditions Le Quartanier

Rachel Lamoureux, étudiante à la maîtrise en études littéraires à l'UQAM, a publié son premier recueil *À quoi jouons-nous* à l'âge de 26 ans.

de son compte Instagram. Ce dernier compte aujourd'hui près de 1 200 abonné-e-s, dont certain-e-s en France ainsi que quelques personnalités influentes du milieu littéraire québécois.

## Une émission de radio plaisante à réaliser

L'aventure radiophonique du *Chaînon marquant* est née d'un désir de créer du contenu culturel pertinent, à l'image des deux animateur-ice-s, Myriam et Pascal-Olivier, qui, dès les balbutiements du projet, se sont concentré-e-s sur leur volonté de faire une émission qu'il et elle auraient aimé écouter, sans trop se soucier de la place qu'ils allaient pouvoir occuper

dans l'écosystème des baladodiffusions en pleine expansion.

Leur rendez-vous socioculturel explore ainsi une thématique marquante qui unit leurs centres d'intérêt en philosophie, en sociologie et en histoire, dans une ambiance conviviale, mais rigoureuse.

Le fruit du travail de Myriam et Pascal-Olivier a réussi à se répandre grâce au bouche-à-oreille. « *Des gens qui nous connaissaient ont commencé à écouter l'émission et ont réalisé qu'il y avait une certaine qualité* », se réjouit Pascal-Olivier. Sa collègue enchaîne et souligne que tous deux ont « *vraiment tripé à faire cette émission* », qui, au fil du temps, a attiré des collaborateur-ice-s devenus chroniqueur-euse-s, et qui ont fini par entraîner avec eux et avec elles d'autres auditeur-ice-s.

Avec le recul, Myriam repense à ses débuts et estime que, pour livrer une émission de qualité, elle aurait dû dès le départ « *se prendre plus au sérieux* ». En tant qu'étudiante, elle aurait dû oser contacter des personnalités publiques plutôt que de se limiter à des invité-e-s qui faisaient partie de son cercle social. Pascal-Olivier partage son avis et ajoute que « *quand quelqu'un a l'occasion de parler, c'est rare que la personne dise non !* »

« *Je crois beaucoup au bénévolat dans la vie* », poursuit l'animatrice, qui occupe un autre emploi pour gagner sa vie. Elle est bien consciente que l'émission de radio lui apporte de l'expérience à ajouter à son CV. Pascal-Olivier pense quant à lui que « *quand on fait quelque chose qu'on aime, le fait d'être payé devient secondaire* ». ♦

1. Rachel Lamoureux, qui s'inspire de l'écrivain-e féministe Monique Wittig, préfère la dimension universelle et neutre de poète et écrivain à poétesse et écrivaine.

# DÉSINTÉRÊT ÉTUDIANT POUR LA CAUSE VÉGANE

La Société pour l'antispécisme, le véganisme et l'écologie (S.A.V.E.) de l'UdeM promeut un programme de parrainage pour les étudiant-e-s qui s'intéressent à la cause végane. Ces dernier-ère-s peuvent s'engager à adopter un régime végane pendant une durée qui leur convient. Une initiative pleine de bonne volonté qui peine à gagner des adeptes.

PAR FARAH MEKKI

**D**epuis sa fondation en 2015, la S.A.V.E. offre une expérience enrichissante aux étudiant-e-s de l'UdeM adeptes du véganisme. Pour continuer à les informer sur la cause et le mode de vie véganes, elle leur propose depuis plusieurs années un programme de parrainage accessible tout au long de l'année. Des membres de la Société suivent les étudiant-e-s et leur conseilleront des lectures, des sorties culinaires ainsi que d'autres activités afin de leur faire découvrir leur combat et leur mode de vie au quotidien.

« J'ai plus de parrains et de marraines que de personnes qui s'intéressent au programme. »

**Tommy Varin-Marion**

Étudiant finissant au baccalauréat en science politique et membre de la S.A.V.E.

Ce programme de parrainage ne connaît toutefois pas de succès jusqu'à présent. Depuis la rentrée universitaire, aucun-e étudiant-e n'a souhaité tenter l'expérience selon l'étudiant finissant au baccalauréat en science politique et membre de la S.A.V.E. Tommy Varin-Marion. « J'ai plus de parrains et de marraines que de personnes qui s'intéressent au programme, déplore l'étudiant. Les étudiants sont occupés, c'est difficile de leur demander de s'engager de manière intermittente dans une cause », poursuit-il.

## Plusieurs défis pour la S.A.V.E.

Au-delà du programme de parrainage, c'est la S.A.V.E. toute entière qui peine à attirer les étudiant-e-s. Tommy, ancien boucher reconverti en activiste végane, peine à dissimuler sa déception. « Le véganisme reste marginal au Québec, regrette-t-il. Seuls 2,5 % des Québécois



Pour en apprendre davantage sur la S.A.V.E et les activités qu'elle offre, consulter leur page Facebook @Saveudem.

adoptent un régime végane, alors si on calque ce chiffre à l'échelle de l'Université, il paraît normal qu'on ait peu de demandes. » Pour l'étudiante en droit et membre de la S.A.V.E. Léna Barrière, la raison qui pousse les étudiant-e-s à se désintéresser de ce programme est sociétale. D'après elle, le mouvement végane est rapidement catalogué comme extrémiste en raison d'un manque d'information sur le sujet. « Non seulement les étudiants ont peur d'être affiliés à une cause extrême, mais en plus, ils n'ont pas forcément envie de se confronter à la douloureuse réalité de celle-ci », explique-t-elle.

Diffusion de documentaires informatifs et développement de l'offre alimentaire végétale sur le campus, organisation d'ateliers de cuisine, suggestions de livres sur l'antispécisme, manifestations contre l'expérimentation animale à l'Université... Les idées ne manquent pourtant pas au sein de l'organisation. Cependant, ces projets peinent à voir le jour, en raison de nombreux facteurs qui semblent limiter l'action des

adhérent-e-s. Lorsque Tommy a pris les rênes de la S.A.V.E. en mars 2022, il en était le seul membre. En quelques mois, il a réussi à rassembler 20 autres étudiant-e-s. Ce nombre n'est néanmoins pas suffisant pour faire perdurer la cause sur le campus, selon lui. « Beaucoup d'entre nous ne s'impliquent pas par manque de temps, certains terminent des maîtrises ou des doctorats », précise le jeune homme.

En plus du manque d'intérêt étudiant, la S.A.V.E fait face à un manque de financement pour concrétiser ses projets. La trésorerie du regroupement compte environ 700 dollars sur son compte en banque, une somme majoritairement récoltée à partir de collectes de fonds et complétée par un don de l'Université pour des projets reliés à la littérature sur le véganisme. « On fait ce qu'on peut avec ce qu'on a, conclut Tommy, le sourire aux lèvres. J'espère qu'après mon départ, plus d'étudiants s'intéresseront à la cause et que la S.A.V.E. perdurera dans le temps. » ♦

# LES ENJEUX DE 2023 SUR LE CAMPUS ET AILLEURS

Environnement, inégalités socio-économiques, diversité et inclusion : quels sont les enjeux à surveiller en 2023 ? *Quartier Libre* est allé à la rencontre de membres de regroupements étudiants militants de l'UdeM afin de dégager les mobilisations que ceux-ci entrevoient pour les mois à venir. Tour d'horizon.

PAR PHILIPPE MORIN-AUBUT



Photo prise lors d'une levée de fonds organisée par l'Écothèque en soutien au Collectif Antigone, un groupe de grimpeur-se-s activistes.

**S**ans surprise, la lutte pour la transition écologique sera au cœur des revendications étudiantes cette année, dans la continuité des mobilisations de la session d'automne 2022. Après la tenue de grèves contre la COP15 sur la biodiversité en décembre dernier, le milieu écologique étudiant a désormais en vue une grève générale illimitée (GGI), prévue pour le printemps 2024. « *Le but serait de rassembler le plus de monde possible dans les universités, mais aussi en dehors* », indique à ce sujet l'étudiante en troisième année au baccalauréat en

philosophie à l'UdeM Anne Desruisseaux, également membre de l'Écothèque.

Ce regroupement étudiant de l'UdeM, axé tant sur l'éducation et l'échange d'idées que sur le militantisme, était d'ailleurs présent à l'UQAM à l'occasion de l'Assemblée populaire pour la lutte écologiste du 21 janvier dernier. Celle-ci réunissait des associations étudiantes de plusieurs universités ainsi que des groupes citoyens. L'objectif : discuter de l'organisation et des revendications que porterait l'éventuel

débrayage. « *C'est gros une GGI, alors il faut s'y prendre à l'avance, et on veut arriver avec des demandes claires* », explique Anne.

## Affronter le cynisme ambiant

La bonne organisation et la clarté de la démarche évoquées par la membre de l'Écothèque sont d'autant plus importantes que le cynisme et le fatalisme sont très présents dans le milieu étudiant, selon plusieurs intervenant-e-s interrogé-e-s, et ce, même chez des



Photo | Courtoisie | Rouqui Droop

Deux membres de l'Odenum, Elodie Hardin (à gauche) et Emmanuelle Atongfor (à droite), au kiosque d'information du regroupement, lors de la foire de l'implication de l'UdeM à l'automne 2022.

personnes convaincues par la pertinence de la cause environnementale ou interpellées par d'autres enjeux. « *Au moment de voter pour les grèves en décembre 2022 contre la COP15, certaines personnes qui se sont prononcées en faveur de celles-ci se demandaient quand même ce que ça allait changer au fond* », poursuit Anne.

La pandémie de la COVID-19 a en effet beaucoup nui au mouvement écologique et à sa capacité de mobilisation. « *Le momentum suivant le passage de Greta Thunberg à Montréal a été coupé*, déplore l'étudiante. *Beaucoup de groupes qui étaient alors actifs se sont dissous*. » Le 27 septembre 2019, environ 500 000 personnes étaient descendues dans la rue à Montréal, en réponse à l'appel de la militante suédoise.

*« C'est sûr que c'est plus motivant quand on peut se retrouver, que quand on reste seul chez soi. »*

**Anne Desruisseaux**

Étudiante en troisième année au baccalauréat en philosophie et membre de L'Écothèque

L'étudiant en troisième année au baccalauréat en philosophie Émile Lemousy, membre du regroupement marxiste Riposte socialiste de l'UdeM, qui vise à diffuser les idées du socialisme révolutionnaire, constate lui aussi ce qu'il nomme un esprit de « *doomerism* », ou de pessimisme intégral, dans le milieu universitaire. Il pense toutefois que plus les problèmes toucheront les étudiant-e-s de près, plus l'attrait des mobilisations sera grand. Il cite à cet effet

la proportion grandissante d'étudiant-e-s ayant recours aux banques alimentaires, dans un contexte d'inflation galopante. « *Avec les luttes écologiques, l'enjeu de la précarité socio-économique vécue par de plus en plus de gens sera au cœur de nos revendications* », indique-t-il.

Anne et Émile insistent également sur la valeur de l'échange et des discussions pour conjurer l'esprit de résignation, qui peut facilement gagner quiconque porte son regard sur l'actualité du monde. « *C'est sûr que c'est plus motivant quand on peut se retrouver que quand on reste seul chez soi* », souligne Anne. L'Écothèque organise ainsi des événements sociaux et met en commun des livres sur la crise climatique, les luttes décoloniales ou encore les droits des peuples autochtones, notamment grâce à l'appui de la maison d'édition Écosociété, qui fournit au regroupement étudiant des ouvrages portant sur ces sujets. La Riposte socialiste tiendra quant à elle une école marxiste en février en présence de conférencier-e-s invité-e-s.

### Lutte contre le racisme

L'idée d'un espace pour que les étudiant-e-s se réunissent et pour briser l'isolement à la fin de la pandémie est aussi à l'origine de la naissance de l'Organisation des étudiant-e-s noir-e-s de l'UdeM (Odenum) en février 2022. Sa vice-présidente et cofondatrice, l'étudiante en troisième année au baccalauréat en droit Emmanuelle Atongfor, explique que malgré l'existence préalable de certains regroupements, destinés entre autres aux étudiant-e-s haïtien-ne-s ou africain-e-s, un lieu d'accueil pour toutes les personnes noires, quels que soient leur origine ou leur domaine d'études, manquait au sein de l'UdeM.

Le but de l'Odenum est donc de rassembler ces dernières autour d'activités sociales et de groupes de discussion, mais aussi de les représenter. « *En tant que personne racisée, c'est certain qu'on peut être victime de préjudice à l'Université de Montréal*, déclare Emmanuelle. *C'est important qu'il y ait ce soutien, en particulier pour les étudiants étrangers*. » Les membres de l'organisation travaillent en ce sens sur une série de vidéos éducatives portant sur des microagressions dont peuvent être victimes les personnes racisées sur le campus, dans l'espoir de les publier cette session. « *On voudrait aussi produire des balados, où on inviterait des professionnels noirs à parler de leur parcours* », ajoute l'étudiante, qui souligne l'importance d'encourager les personnes racisées à persévérer dans leurs études.

### Et les partis politiques ?

Si les élections générales, tant fédérales que provinciales, sont encore loin, une élection partielle dans la circonscription de Saint-Henri-Saint-Anne devra bientôt avoir lieu et occupera dans les mois à venir le regroupement étudiant Québec solidaire Université de Montréal, qui vient tout juste d'élire un nouveau conseil et tente de retrouver l'enthousiasme préélectoral. Ses membres se préparent aussi pour le « conseil national » du parti, qui aura lieu ce mois-ci.

Selon sa co-porte-parole, l'étudiante à la majeure en histoire Clodie Parenteau, ce serait un message fort que d'envoyer le candidat Guillaume Cliche-Rivard à l'Assemblée nationale. « *Dans la mesure où il est un avocat spécialisé en droit de l'immigration* », le faire élire dans la circonscription montréalaise permettrait à Québec solidaire de s'ancrer encore mieux dans l'opposition face au discours caquiste en matière d'immigration. Pour elle, l'implication étudiante au sein d'un parti politique est encore pertinente.

L'étudiante en troisième année au baccalauréat en droit Erica Picillo, également présidente des Jeunes libéraux de l'UdeM (fédéraux), juge pour sa part que les ailes jeunesse des partis les regroupements étudiants associés aux partis politiques sont un bon espace de dialogue. « *Plus on parle avec des gens de notre âge, plus on remarque qu'on a des points en commun* », précise-t-elle. Elle cite par exemple le dossier de l'environnement ou celui de l'égalité entre les hommes et les femmes. La difficulté pour les regroupements étudiants politiques, selon Erica, est de garder l'organisation active, alors que le roulement des membres est élevé.

Les membres de CAQ UdeM et de Jeunes péquistes UdeM n'ont pour leur part pas donné suite aux demandes d'entrevue de *Quartier Libre*. ♦

# PAPA ET MAMAN VONT À L'ÉCOLE

Des statuts de « parent aux études » sont en cours de création à l'Université de Montréal et à HEC Montréal. Les accommodements prévus par ces politiques sont applaudis par les communautés étudiantes. Malgré tout, des problèmes demeurent, notamment à propos du financement des études supérieures lors d'un congé parental.

PAR PAUL FONTAINE



Lecture du jour : Code civil du Québec. Lecture du soir : Une patate à vélo.

Pour éviter que les nuits en pointillé ne compromettent le parcours des parents aux études, plusieurs mesures de conciliation famille-études sont présentement sur les planches à dessin de l'UdeM et de HEC Montréal. Les deux établissements pourraient adopter, indépendamment l'un de l'autre, des politiques sur les parents aux études d'ici la fin de la session d'hiver, selon des étudiantes impliquées dans ces dossiers.

## Politique attendue depuis longtemps à l'UdeM

« Il y a plusieurs mesures comprises dans cette politique, dont le statut d'études à temps plein pour les étudiants à temps partiel ayant une personne à charge », explique la secrétaire générale de la FAÉCUM, Radia Sentissi. La Fédération siège d'ailleurs au comité d'élaboration de ladite politique, qui cible à la fois les parents aux études, les étudiant-e-s

enceintes ainsi que les proches aidant-e-s. Le statut d'études à temps complet, qui pourrait être octroyé même lors d'un congé parental, garantit notamment l'accès aux bibliothèques de l'UdeM et l'admissibilité au tarif étudiant de la Société de transport de Montréal (STM).

L'UdeM s'est engagée à adopter cette politique à la suite d'une série de recommandations présentées par la FAÉCUM en 2020. Dans son plan d'action pour l'équité et l'inclusion 2020-2023,



Isabelle Roberge-Maltais savoure ses dernières semaines de quiétude avant l'arrivée de son bébé.

l'Université prévoyait toutefois de l'adopter d'ici décembre 2021. Malgré ce retard, la porte-parole de l'UdeM, Geneviève O'Meara, assure que les travaux sont entamés. « *Un groupe de travail a été créé et les travaux ont débuté à l'automne dernier, indique-t-elle. Le comité est à l'étape de rédaction.* »

La création d'un statut de « parent aux études » est également prévue. Il permettrait notamment de faire reconnaître l'absence en raison de la maladie d'un enfant comme motif sérieux pour la reprise d'une évaluation. Toutefois, les critères de ce statut, comme l'âge auquel un enfant n'est plus considéré à charge, n'ont pas encore été établis. À l'Université de Sherbrooke, celui-ci est fixé à 18 ans, alors qu'il est de 13 ans à l'Université Laval et de 7 ans à l'UQAM.

De toute évidence, plusieurs détails restent à préciser. Radia Sentissi espère tout de même que la politique sera adoptée d'ici la fin de la session. « *On a hâte de l'avoir pour la communauté étudiante* », déclare-t-elle.

### À HEC Montréal, un dossier porté par les étudiant-e-s

« *Quand je suis entrée en poste, il n'y avait rien qui était fait pour les étudiants parents* », souligne la vice-présidente aux affaires académiques PhD de l'Association des étudiants aux cycles supérieurs de HEC Montréal, Isabelle Roberge-Maltais. À ce titre, elle pilote depuis plus d'un an le dossier des parents aux études, en collaboration avec les Services aux étudiants de l'École.

« *Il n'y avait rien de prévu dans les politiques de HEC, que ce soit par rapport aux assurances [de soins de santé et dentaires offertes par l'ASEQ], aux permis d'études des étudiants*

*étrangers ou à l'accessibilité à la bibliothèque, poursuit-elle. Ça laisse beaucoup d'incertitudes aux étudiants.* »

Isabelle Roberge-Maltais travaille actuellement sur l'élaboration d'une politique pour pallier ce manque d'accommodements. « *Fin janvier, la version deux aura été revue par le secrétariat général, précise-t-elle. D'ici la fin de la session d'hiver, on espère que tout sera terminé.* »

Elle-même doctorante en administration à HEC Montréal et enceinte, Isabelle insiste sur l'importance d'avoir une politique institutionnelle claire. Selon elle, celle-ci évitera le traitement au cas par cas, avec tout son lot de discrimination

envers les étudiant-e-s enceintes, particulièrement en milieu de recherche. « *Ça vient clarifier que l'École est d'accord avec le fait que les étudiants peuvent avoir des enfants durant leurs études*, ajoute-t-elle. *Ça donne aussi une marche à suivre pour demander un congé parental.* »

Une fois cette politique adoptée, un statut de « parent aux études » pourrait être créé à HEC Montréal. Comme ce qui est élaboré à l'UdeM, la maladie infantile pourrait ainsi être reconnue comme motif valable pour l'absence à un examen. « *Habituellement, c'est géré au cas par cas*, déplore Isabelle. *Sauf que ça ne devrait pas être comme ça. Ton enfant, c'est l'extension de toi-même lorsqu'on parle de santé.* »

### Précarité financière aux cycles supérieurs

Autant à l'UdeM qu'à HEC Montréal, une question est laissée en suspens : le financement des études supérieures lors d'un congé parental. C'est notamment le cas du doctorant en administration à HEC Montréal Adrien Simmonot-Lanciaux. Devenu père pendant son doctorat, il a choisi de ne pas prendre de congé parental, faute d'un soutien financier adéquat.

Si les programmes de bourses d'études supérieures comme ceux du Conseil national de recherches Canada et des Fonds de recherche du Québec offrent des suppléments lors d'un congé parental, il n'est en pas de même pour les bourses institutionnelles. D'une durée fixe, celles-ci ne peuvent être prolongées, même en cas d'interruption des études en raison d'une naissance.

« *Ce que m'a fait comprendre la direction du programme, c'est que je pouvais arrêter pendant un trimestre mon doctorat et le reprendre*

## LES AUTRES UNIVERSITÉS QUÉBÉCOISES

Depuis janvier 2023, l'**Université du Québec à Montréal** octroie un statut de parent aux études, qui donne accès à des bourses institutionnelles et au tarif réduit de la Société de transport de Montréal (STM). Néanmoins, dans une lettre ouverte publiée le 13 janvier dans le Montréal Campus, des membres de la communauté uqamienne jugent que les critères d'éligibilité sont trop sévères. De toutes les universités québécoises délivrant un tel statut, l'UQAM est celle qui présente les critères les plus restrictifs et qui offre le moins d'accommodements.

Depuis l'automne 2020, une politique relative aux parents aux études est en vigueur à l'**Université de Sherbrooke (UdeS)**. Les critères d'admissibilité sont les moins restrictifs à ce jour. « *C'est pour légitimer le fait d'être parent*, explique le directeur général des Services à la vie étudiante de l'UdeS, Luc Sauvé. *On est parent avant d'être étudiant.* » Les parents aux études ont droit à des accommodements comme la reprise d'une évaluation en cas d'absence pour maladie infantile. M. Sauvé ajoute que le corps professoral est sensibilisé aux réalités parentales afin d'assurer un « *partage des responsabilités* ».

L'**Université Laval** a été la première à adopter, dès 2019, une politique relative aux parents aux études. La grossesse et les obligations parentales sont reconnues comme des motifs sérieux pour demander un accommodement. À cette politique s'ajoutent des bourses, un accès 24 heures sur 24 aux bibliothèques et l'admissibilité au tarif réduit pour les transports en commun.

après, explique Adrien. *Je pouvais même toucher le financement que j'aurais dû recevoir pendant ce temps d'arrêt. Par contre, mon financement n'aurait pas été prolongé d'un trimestre de plus à la fin.* »

Cette réalité est également celle à laquelle s'est buté Alex Baudet, lui aussi doctorant en administration à HEC Montréal. Boursier du Conseil de recherches en sciences humaines du Canada (CRSH), il a pour sa part opté pour un congé parental de six mois, touchant ainsi le supplément prévu. Néanmoins, le financement que lui verse HEC Montréal ne sera pas prolongé. « *Le financement est garanti pour les quatre premières années, peu importe que tu aies pris un congé parental ou non*, souligne-t-il. *Moi, j'en ai pris un. Donc ils [NDLR : les responsables des programmes de bourses de HEC Montréal] ont continué à me verser ma bourse, mais l'année prochaine, je ne toucherai plus rien.* »

À l'UdeM, une situation similaire est soulevée par l'étudiante à la maîtrise en droit Arianne Morin-Aubut. Mère d'un petit Auguste depuis l'hiver dernier, elle n'a pu compter durant son congé de maternité que sur le supplément prévu par le CRSH, sans profiter des bourses institutionnelles. « *Les bourses que l'UdeM offre pour les gens qui prennent un congé parental ne sont que pour les gens au doctorat ou pour ceux à la maîtrise et déjà inscrits au doctorat* », souligne-t-elle.

Si Alex et Arianne ont pu s'appuyer sur le supplément prévu par le CRSH, tous-tes les étudiant-e-s ne le peuvent pas. « *Il faut se rendre compte qu'on n'est pas forcément toutes et tous égaux face aux bourses de recherche*, précise Adrien. *Lorsque j'ai commencé mon doctorat, je n'étais pas encore résident permanent et de ce simple fait, je n'étais pas admissible aux bourses du fédéral.* »

### « Les oubliés du RQAP »

La précarité des parents aux études supérieures se trouve exacerbée par les règles du Régime québécois d'assurance parentale (RQAP). Les prestations offertes aux personnes en congé parental sont déterminées en fonction de leur salaire. Toutefois, le RQAP exclut les bourses de ses calculs, alors même qu'elles représentent pour nombre d'étudiant-e-s leur principale source de revenus. Résultat : la subvention n'est alors plus que de quelques centaines de dollars par mois<sup>1</sup>, un montant insuffisant pour une jeune famille.

« *C'est un peu un piège pour nous*, estime Alex. *Pour recevoir le financement institutionnel, on n'est pas supposé travailler durant nos études, du moins, on est supposé minimiser le nombre d'heures. De l'autre côté, le RQAP ne considère pas les bourses dans son calcul.* »



Arianne Morin-Aubut prend une pause le temps d'allaiter le petit Auguste.

Arianne pointe du doigt les critères d'admissibilité au Régime, qu'elle juge trop contraignants pour les étudiant-e-s, comme la cotisation minimale de 2 000 dollars. Alors que le RQAP prélève une portion du salaire de chaque travailleur-euse québécois-e, les bourses sont exemptes de prélèvements. Avoir contribué d'au moins 2 000 dollars au Régime avant la naissance de leur enfant est donc plus difficile pour les parents aux études. « *Clairément, c'est fait pour les gens qui ont un salaire annuel*, analyse-t-elle. *Honnêtement, les étudiants, on est un peu les oubliés du RQAP.* »

Pour Adrien, la somme offerte par le RQAP, soit la seule subvention sur laquelle il pouvait compter, était dérisoire. « *Quand j'ai mis dans la balance toutes les contraintes qu'il y avait au niveau financier, je me suis vite rendu à l'évidence que je n'allais pas pouvoir prendre un congé de parentalité* », regrette-t-il.

### Importance du congé parental

« *J'aurais bien aimé prendre quelques mois et partager ça avec mon épouse*, confie Adrien, père depuis maintenant deux ans. *En plus, je pense que c'est quelque chose dont j'aurais pu avoir besoin, parce que la naissance de mon fils a été un événement qui a pas mal bouleversé ma vie.* »

Son fils est né en février 2021, lors du confinement et du couvre-feu. Adrien, qui poursuivait ses études doctorales, a vécu un véritable « *enchevêtrement de contraintes* ». Sa famille et celle de son épouse, toutes deux en France, n'ont notamment pas pu être présentes lors

premiers mois de vie de son enfant. Se sont également ajoutés « *l'isolement et la solitude la plus totale* ». Le doctorant révèle avoir présenté son jeune enfant à ses ami-e-s « *sur un bord de trottoir gelé* », à défaut de les recevoir chez lui.

« *J'ai eu besoin d'accompagnement au départ pour arriver à traverser ça*, avoue-t-il. *J'ai fait un baby blues de père. C'est quelque chose dont on parle peu, mais ça arrive, et ça m'est arrivé.* » Il salue la sensibilité et la compréhension dont ont fait preuve son directeur de thèse et ses professeur-e-s.

« *Ce qui a été assez formidable à HEC, c'est qu'on a un service aux étudiants qui propose un soutien psychologique*, poursuit Adrien. *J'ai pu bénéficier de plusieurs séances d'accompagnement gratuites. Ensuite, j'ai été redirigé vers une autre clinique de psychologues, avec un certain nombre de séances à prix réduit, une partie de ce coût étant pris en charge par HEC. Donc, on a quand même de gros avantages et je tiens à le souligner.* »

Le doctorant s'estime également « *absolument chanceux* » que son fils ait obtenu une place en garderie, en l'occurrence au Centre de la petite enfance (CPE) de HEC Montréal, où une priorité est accordée aux enfants des étudiant-e-s et des employé-e-s. « *C'est une chance incroyable, parce qu'on a une structure d'accueil qui revient beaucoup moins cher qu'une garderie et qui est sur mon lieu de travail*, souligne-t-il. *C'est un luxe extraordinaire.* » ♦

1. <https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/1873975/parents-etudiants-temps-plein-accommodements-ugap-ma-place-aux-etudes>

# AUDIOVISUELLES

Julie Ravary-Pilon et Ery Contogouris ont codirigé l'ouvrage *Pour des histoires audiovisuelles des femmes au Québec*, paru en novembre 2022 aux Presses de l'Université de Montréal. Dans celui-ci, différent·e·s auteur·rice·s et chercheur·euse·s étudient la représentation des femmes à l'écran ainsi que leur place dans l'industrie des médias audiovisuels dans la province. *Quartier Libre* s'est entretenu avec elles.

PAR AURÉLIA CRÉMOUX



*Pour des histoires audiovisuelles des femmes au Québec* s'intéresse à la représentation des femmes et à leur place dans l'écosystème de la production audiovisuelle au Québec.

## **Quartier Libre (Q. L.) : Comment avez-vous conçu le livre ?**

**Julie Ravary-Pilon (J. R.-P.) :** J'avais fait un colloque de trois jours à la Cinémathèque, en 2018, dont le sujet était « Être femme dans les médias audiovisuels au Québec : cinéma, télévision, jeux vidéo, Web ». J'ai invité les collaborateurs à poursuivre la réflexion dans cet ouvrage. J'avais déjà rencontré Ery et je me suis tournée vers elle, car j'apprécie sa pensée critique et son travail en général. Elle a amené une plus grande perspective.

## **Q. L. : Comment avez-vous déterminé les sujets du livre ?**

**J. R.-P. :** Notre but a été de parler d'enjeux transversaux, avec une idée de « transmédiabilité ».

On a essayé d'intégrer le plus de domaines possible : cinéma, télévision, vidéo et jeux vidéo, sexologie, communication, littérature, avec des personnes provenant de différents milieux. On voulait que les histoires soient plurielles et que les postures politiques soient variées, d'où le sous-titre *Confluences et divergences*.

## **Q. L. : Le dernier chapitre de votre livre porte sur l'archivage des œuvres audiovisuelles. Pouvez-vous nous parler de cet enjeu ?**

**J. R.-P. :** Dans les médias audiovisuels, les supports changent tout le temps et c'est très cher de garder une caméra en bon état. L'accès aux archives pour que les artistes et le public puissent s'en inspirer est un enjeu fondamental [pour la représentativité]. Par exemple, ça a été difficile de rendre disponible le premier



Photo | Gaëlle Steinhilber / Bastien Deromède

**JULIE RAVARY-PILON** est chargée de cours au Département d'histoire de l'art et d'études cinématographiques de l'Université de Montréal. Elle enseigne le cours de « Cinéma, genre et sexualité » aux étudiant·es en premier cycle. Durant son doctorat, elle s'est spécialisée dans l'étude des identités sexuelles et de genre dans les médias.

long métrage de fiction réalisé par une femme [Mireille Dansereau] au Québec. Celle-ci l'aborde d'ailleurs dans une entrevue qu'on retrouve dans le livre. [...] La question en fait est de savoir comment les infrastructures peuvent nous permettre de garder vivante la mémoire du féminisme dans l'audiovisuel.

**Ery Contogouris (E. C.) :** Actuellement, on est dans le phénomène inverse en matière d'accessibilité : avant, on avait peu de sources disponibles dans les archives. Maintenant, c'est le contraire : la quantité phénoménale de contenu qu'on retrouve sur le Web représente un important travail d'archives.





Photo (courtoisie) | ERSY Contogouris

**ERSY CONTOGOURIS** est historienne de l'art et professeure agrégée au Département d'histoire de l'art et d'études cinématographiques de l'Université de Montréal. Ses recherches portent sur les approches féministes et queer en histoire de l'art des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles. Elle étudie notamment l'histoire de la caricature et de la satire graphique.

### **Q. L. : Comment concevez-vous la dynamique entre art et société ?**

**E. C. :** Je ne suis pas d'accord quand j'entends que l'art est le reflet de la société. Pour parler d'art, sous n'importe quelle forme, il faut prendre position dans un débat. Certes, l'art contribue à construire une vision de la société, mais ça va dans les deux sens, c'est un dialogue constant. On peut choisir les œuvres qu'on veut pour faire passer une idée ; il y a énormément de choses misogynes qui sont réalisées, dont on a choisi de ne pas parler. La même histoire peut se raconter de plusieurs façons.

### **Q. L. : Que pensez-vous des mesures mises en place pour avoir une plus grande diversité dans la sphère audiovisuelle et la parité des genres ?**

**J. R.-P. :** Je peux me positionner sur la question de la parité homme-femme. Pour les autres enjeux, je laisserai la parole aux personnes concernées. La question de la diversité traverse d'ailleurs le livre. Les mesures pour la parité, la diversité et l'inclusion, qui sont arrivées en 2016, ont donné un grand coup de pouce. Aujourd'hui, il y a des artistes qui les remettent en question et qui se demandent si on n'invisibilise pas d'autres démarches, et c'est vrai qu'il faut garder un œil sur les mesures mises en place et sur leurs imperfections. Mais il y a vraiment eu un changement important grâce à celles-ci, comme on le note avec une analyse quantitative, par exemple avec les deux films de Louise Archambault [*Merci pour tout* (2019) et *Il pleuvait des oiseaux* (2019)], qui ont atteint le seuil du million de spectateurs, ou le film *23 décembre* (2022) d'India Desjardins, qui raconte une histoire de Noël intersectionnelle.

Je suis « Les réalisatrices équitables » depuis longtemps et elles continuent à se poser des questions à ce sujet. Qu'est-ce qu'on entend

par parité ? Est-ce la personne derrière la caméra, la directrice photo, la monteuse ? Il y a aussi la question de la répartition des budgets. Et les personnes non binaires : comment sont-elles prises en compte ?

**E. C. :** On ne demande jamais à un homme blanc s'il est là parce que c'est un homme blanc, hétéro, cisgenre. Et le but des quotas, il faut le rappeler, c'est justement qu'on n'en ait plus besoin. D'après moi, cela a permis d'amener un plus grand intérêt pour des histoires qui représentent la diversité de la société, à travers des films réalisés par des femmes autochtones, par exemple. On peut le voir dans le livre avec la réalisatrice Kim O'bomsawin [*Je m'appelle humain*].

### **Q. L. : D'après vous, à quels niveaux peut-on agir dans la société pour qu'il y ait une meilleure représentation de la diversité dans les médias audiovisuels ?**

**J. R.-P. :** Je pense que c'est à travers l'éducation. On oublie souvent le jeune public. Cette année, dans mon cours, j'ai montré le film d'animation *J'aime les filles* de Diane Obomsawin, qui s'adresse à un plus jeune public, et qui raconte une histoire d'amour entre deux femmes. La tolérance, l'engagement et le respect sont des valeurs qui peuvent être enseignées très jeunes en utilisant l'art et les médias.

**E. C. :** C'est important également dans l'éducation d'encourager l'ouverture d'esprit, la curiosité, la découverte de choses moins connues, plutôt que de toujours chercher à être conforté, ce qui est d'ailleurs l'enjeu des réseaux sociaux.

### **Q. L. : Vous enseignez à l'université, avec des étudiants qui travaillent sur les enjeux de demain. Avez-vous remarqué une différence au cours des dernières années dans vos groupes, et si oui, lesquelles ?**

## MESURES PARITAIRES

En 2016, l'Office national du film (ONF) s'était engagé à ce que, d'ici 2019, la moitié de ses productions soit réalisée par des femmes, et à ce que la moitié des budgets de production soit allouée à des projets de réalisatrices. En 2017, la Société de développement des entreprises culturelles (SODEC) avait dévoilé un plan d'action pour atteindre la parité des genres d'ici 2020.

En 2020, Téléfilm Canada s'est engagé envers une industrie plus représentative des communautés racisées et autochtones.

**J. R.-P. :** En 2017, il y a eu la création de la mineure en études féministes, des genres et des sexualités à l'UdeM, qui est venue d'un mouvement étudiant dont j'ai fait partie. Ce programme a assuré un espace intellectuel autour duquel on pouvait se rassembler à l'Université. Dans mes cours aujourd'hui, je remarque que les étudiants émettent des pensées claires, qu'ils et elles sont capables d'être à l'écoute, de remettre en question les pensées de leurs collègues sans leur manquer de respect. On ne peut pas arriver en cours en pensant rester dans nos pantoufles, on est là pour apprendre aussi. Je reviens à Roxane Gay qui disait : « *Dans ma salle de cours, vous allez peut-être être confrontées, vous serez mal à l'aise parfois, mais vous ne serez jamais tourmentées* ».

**E. C. :** Je remarque d'abord un intérêt grandissant pour les enjeux liés au féminisme intersectionnel [voir encadré]. Il y a des choses qui sont maintenant tenues pour acquises, comme le « savoir situé » [voir encadré]. Maintenant, certains enjeux sont évoqués par les étudiants, sans que j'aie besoin de les soulever. Il y a aussi de plus en plus un intérêt pour tout ce qui n'est pas occidental, et c'est intéressant de voir comment l'art et le cinéma sous toutes leurs formes ont contribué à cet intérêt. Les étudiants amènent aussi beaucoup plus leurs propres expériences dans la salle de classe, ainsi que les corpus qu'ils et elles côtoient, que ce soit dans la publicité ou dans les espaces publics.

### **Q. L. : Quelle suite souhaitez-vous donner au livre ?**

**J. R.-P. :** L'idée est de continuer à avancer ensemble, de prendre ce qui a fonctionné ou pas et de s'en inspirer pour construire la suite. On espère vraiment que dans cinq ou dix ans, quelqu'un va reprendre le flambeau et écrire de nouvelles histoires des médias audiovisuels. ♦

## QUELQUES MOTS-CLÉS

Le **savoir situé**, ou la connaissance située, est une notion conceptualisée par la biologiste et philosophe féministe Donna Haraway en 1988. La connaissance située suppose de s'interroger sur la position de la personne qui produit la connaissance, sur les limites de sa vision ainsi que sur les relations de pouvoir dans lesquelles elle s'inscrit.

Source : moisdugenre.univ-angers.fr

**L'intersectionnalité** est une théorie féministe qui analyse les différentes formes d'oppression et les hiérarchies de pouvoir. En plus du genre, elle prend en compte plusieurs facteurs sociodémographiques et elle examine comment ces facteurs peuvent interagir de façon simultanée

Source : thecanadianencyclopedia.ca

# LA VAGUE CORÉENNE ATTEINT L'UdeM

Depuis quelques années maintenant, la culture coréenne est omniprésente sur les écrans du monde entier. La *K-pop*, le cinéma, les *dramas* (séries télévisées coréennes) et d'autres séries traversent les frontières et font rayonner le pays. L'Université de Montréal et ses étudiant-e-s n'ont pas échappé à cette grande séduction.

PAR EMMALIE RUEST

Selon des données de 2022 publiées par l'Agence de contenu créatif de la Corée (Korea Creative Contents Agency KOCCA), l'industrie culturelle sud-coréenne est la septième plus grande au monde. Cet engouement international croissant porte le nom de *hallyu* en coréen, de *korean wave* ou de *k-wave* en anglais, des expressions qui signifient « vague coréenne ».

L'artiste Mi-Jeong Lee, également chargée de cours au Centre d'études asiatiques (CÉTASE) de l'UdeM, précise que « le mot *hallyu* a été créé par les médias chinois » lors des premiers grands succès des *dramas* pendant les années 2000. Cette vague a continué sa progression et a connu une grande impulsion à l'apogée de la pandémie de la COVID-19, alors qu'une grande partie du monde était confinée.

Ce confinement ainsi que l'importance croissante des divertissements en ligne ont permis à la *hallyu* de sortir de sa niche et de toucher un public plus large. Les exemples de cette ascension sont éloquentes : la série *Le Jeu du calmar* (*Squid Game*) est à l'heure actuelle la série la plus regardée sur Netflix ; le film *Parasite* a fait l'histoire en 2020 en étant le premier film étranger à remporter l'Oscar du meilleur film ; le groupe BTS est le premier groupe sud-coréen à avoir sorti un album ayant atteint le sommet du classement états-unien *Billboard*.

## Premiers contacts

Six étudiantes au programme de baccalauréat en études asiatiques de l'UdeM ont accepté de se confier à *Quartier Libre*. La grande majorité d'entre elles ont connu une adolescence marquée par les *dramas* et la *K-pop*. Elles ont découvert ces contenus sur les réseaux sociaux, sur la plate-forme de vidéo en continu offrant des contenus asiatiques Viki ou encore sur YouTube.



L'étudiante au baccalauréat en études asiatiques Marjorie Verdon à Séoul, dans le cadre d'un échange étudiant.

Photo | Courtoisie | Kara Sauvageau

L'ancienne présidente de l'association étudiante du CÉTASE et étudiante en deuxième année Lou Judas mentionne sa surprise lorsqu'elle a vu ses premières vidéos de *K-pop*. Elle n'était pas habituée, à l'époque, à voir des garçons maquillés. L'étudiante de première année Bhakita Kokoume a aussi vécu cette surprise. « *J'étais trop choquée, je n'avais jamais vu ça !* », se remémore-t-elle. Elle se souvient avoir été charmée par l'esthétique des vidéoclips, par les paroles passant fluidement de l'anglais au coréen ainsi que par l'utilisation d'instruments traditionnels dans des sonorités pop.

« *[La hallyu] a bouleversé le cours de ma vie* », révèle Lou, présentement en échange à Séoul. Elle précise que la culture coréenne a été source de réconfort « *dans des moments qui [lui] étaient particulièrement stressants* » et qu'elle « *[lui] a permis de les surmonter* ».

La grande majorité des étudiantes interrogées ont également aujourd'hui un regard plus critique sur cette industrie culturelle. À force d'en apprendre plus sur l'histoire du pays et sur la société coréenne dans le cadre de leurs études, elles ont perdu cet émerveillement des débuts. L'étudiante en deuxième année Mathilde Elie donne pour exemple les *dramas*, qui « *projetent une image féérique de la Corée et attirent beaucoup de personnes* ». Elle déclare s'intéresser maintenant davantage « *au cinéma coréen, qui fait mieux état des réalités de la Corée* ».

### Un programme en pleine croissance...

Les étudiantes du baccalauréat en études asiatiques à l'UdeM sont ainsi plusieurs à avoir été entraînées dans cette vague sud-coréenne, au point d'en faire leur domaine d'études. Pour Mathilde, qui s'implique également au sein de l'association étudiante du CÉTASE, le désir d'apprendre de nouvelles langues asiatiques était plus fort que tout pendant son adolescence. Fervente admiratrice du groupe rock coréen IZ, elle révèle avoir traduit leurs gazouillis et leurs vidéos, ce qui lui a permis d'améliorer sa maîtrise du coréen. L'étudiante en troisième



Le CÉTASE peine à répondre à la demande des étudiant-e-s qui demandent plus de cours portant sur la culture coréenne.

année Léa Fortin témoigne avoir également appris l'alphabet à ses heures perdues afin de traduire les paroles des chansons *K-pop* qu'elle écoutait. Bhakita a fait de même pour comprendre les *dramas* qu'elle regardait. « *J'en avais marre de regarder des émissions et de ne rien comprendre !* » explique-t-elle. Lou évoque quant à elle son coup de foudre avec la langue. « *J'ai tout de suite adoré la musicalité de la langue coréenne, précise-t-elle. C'était très fluide, comme de l'eau dans mes oreilles. C'était vraiment un enchantement, j'avais envie d'en apprendre plus.* »

L'UdeM a observé une augmentation de ses inscriptions aux cours de coréen ces cinq dernières années. Alors que pour l'année universitaire 2017-2018, le Centre de langues accueillait 227 étudiants-e-s dans ces cours, il en a accueilli 312 pour l'année 2022-2023. Le plus grand nombre d'inscriptions a été de 367 pour l'année 2020-2021. Les échanges internationaux vers le pays d'Asie de l'Est ont aussi connu une ascension au cours des dix dernières années. Lors de l'année universitaire 2013-2014, seuls quatre étudiants-e-s de l'UdeM avaient fait un échange en Corée du Sud. Le nombre est de 23 cette année.

Cette augmentation des inscriptions se manifeste également dans le nombre de nouveaux cours de langues offerts. La professeure invitée au Centre d'études asiatiques Jeonghyun Hong mentionne qu'à son arrivée à l'UdeM en 2018, elle enseignait les cours de coréen de niveaux élémentaires 1 à 4, des niveaux définis par le Cadre européen commun de référence pour les langues (CECRL). Depuis, six cours de langues ont été ajoutés au programme et vont désormais jusqu'au niveau intermédiaire 10. L'augmentation de l'offre illustre bien la demande étudiante grandissante pour les cours de coréen.

### ... et parfois en manque de moyen

En raison de toute l'effervescence autour de la *hallyu*, le CÉTASE peine à répondre à la demande des étudiant-e-s. À l'heure actuelle, 4 des 25 cours thématiques qu'il propose et traitant de l'histoire ou de la culture d'un pays abordent la Corée, en plus des 10 cours de langue coréenne qu'offre le Centre de langues. L'étudiante en deuxième année au baccalauréat en échange à Séoul Marjorie Verdon regrette cette situation. « *Même si je m'intéresse au Japon, j'aimerais me concentrer directement sur la Corée pendant mon bac, mais je ne suis pas tant en mesure de le faire à l'heure actuelle* », déplore-t-elle.

Mme Hong et Mme Lee affirment que leurs étudiant-e-s demandent des cours additionnels portant notamment sur le cinéma ou le phénomène de la *hallyu*. Mme Lee précise d'ailleurs que l'analyse de celle-ci se fait déjà dans d'autres universités.

La chargée de cours, qui donne le cours Arts visuels et médiatiques en Corée, précise qu'un nouveau cours de cinéma devait être proposé à la session d'hiver 2023, mais qu'il n'a finalement pas pu être offert, faute d'argent. ♦

## RECOMMANDATIONS CULTURELLES

- Lou Judas : l'artiste multidisciplinaire **Jaha Koo** (arts de la scène).
- Mathilde Elie : la galerie **L'Onyx**, à Montréal, dirigée par l'artiste coréenne **Jou Lee**.
- Marjorie Verdon : le film **Voice of Silence** (2022) réalisé par Hong Eui-jeong.
- Mi-Jeong Lee : le **Festival du Film Coréen au Canada**.
- Bhakita Kokoume : les *dramas* **Extraordinary You** et **The Golden Spoon**.
- Claudelle Boutin : les groupes **Jaurim** (rock) et **Sad Legends** (métal).

# Sondage sur les Services à la vie étudiante de l'UdeM



FÉVRIER 2023

× × × ×

PLUSIEURS  
PRIX  
À GAGNER!

**Pour donner  
votre opinion sur :**

- Le soutien aux études
- Les services de santé
- Les activités socioculturelles
- Et plus encore!



> Un lien personnalisé sera envoyé à votre courriel institutionnel.

ageefep



Université   
de Montréal